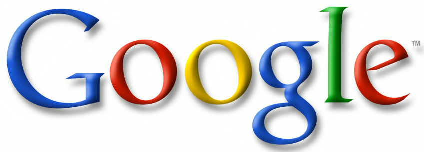
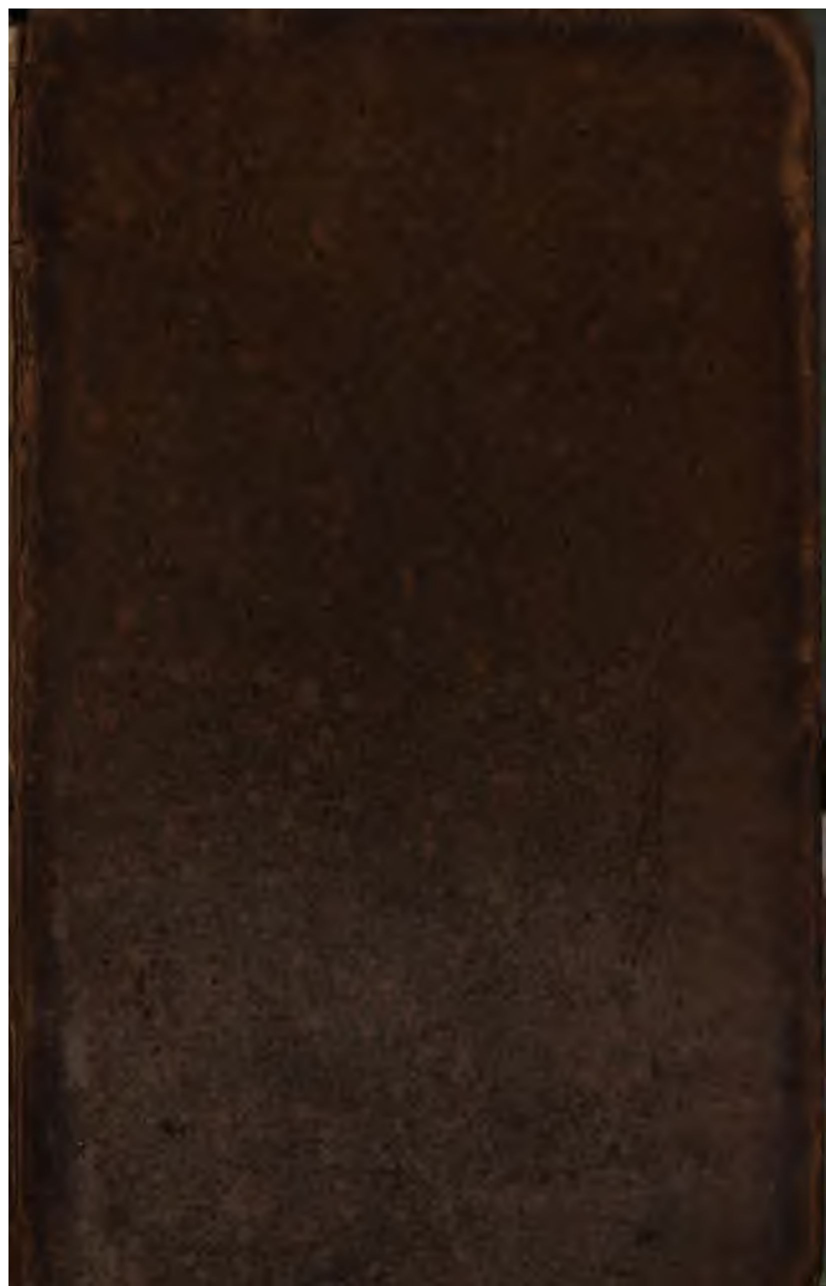





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.




DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.





ALPHONSE,

OU

LE FILS NATUREL;

PAR

MME. DE GENLIS.

« Le vice bouleverse tout, et jusqu'aux sentimens
« les plus naturels ; il ne produit que malheur et
« désordre dans la société, tandis que la vertu
« seule peut y maintenir l'harmonie.»

Tiré de cet ouvrage même, Préface, p. 1

TOME TROISIÈME.

A LONDRES:

De l'Imprimerie de T. Harper le Jeune Crane Court, Fleet Street,

Pour B. DULAU et Co., Soho Square.

1809.



ALPHONSE,

OU

LE FILS NATUREL.

CHAPITRE XXX.

PENDANT l'entretien d'Herminie et du baron, il se passoit d'étranges choses. Le duc et la duchesse, comme l'avoit prévu Herminie, questionnèrent avec détail Zoé, et cet interrogatoire persuada le duc qu'Herminie en effet protégeoit véritablement les amours d'Alphonse et de Zoé. Il imagina que le seul moyen d'empêcher Herminie de se dépouiller de la moitié de sa fortune, étoit de marier sans délai Zoé à l'homme qu'il avoit choisi. Il conservoit toujours l'espérance de ramener

Herminie de ses préventions contre le comte d'Olmène; il pensa qu'il en viendroit à bout avec un peu de temps s'il étoit vraie qu'Herminie n'eût aucun projet de mariage pour elle, et lorsque son amitié romanesque pour Zoé seroit refroidie, et même dénouée par un établissement contre lequel elle s'étoit déclarée, et qui éloigneroit Zoé d'elle; car celui qui se proposoit pour l'épouser, devoit l'emmener passer sept ou huit mois à Bordeaux; enfin le duc avoit un intérêt puissant et particulier à marier promptement Zoé. La duchesse ne l'ignoroit pas, et tout les deux déclarèrent à Zoé qu'elle devoit se préparer à recevoir, sous deux jours, la main de l'époux qu'on lui destinoit. Zoé pleura, on fut inflexible, et l'on ne songea plus qu'à se munir des dispenses nécessaires pour la marier sans éclat le surlendemain matin. En attendant,

la pauvre Zoé fut renfermée dans l'appartement de la duchesse avec défense d'en sortir sans elle.

Le comte d'Olmène revint avant le dîner, la duchesse l'instruisit de tout; le comte qui haïssoit Alphonse, éprouva la plus violente colère, et persista à croire qu'Herminie trompoit Zoé et tout le monde, que ses offres n'étoient que des artifices, qu'elle avoit la tête tournée d'Alphonse. Il ajouta qu'au lieu de marier Zoé, ce qu'au fond désiroit Herminie, il falloit parler à Alphonse, lui offrir la main de Zoé avec une place en province, et une dot, et s'il avoit l'insolence de refuser, le chasser avec ignominie; et qu'alors on marieroit Zoé comme on le voudroit et sans résistance de sa part, puisque le refus d'Alphonse lui auroit fait connoître qu'elle n'en étoit point aimée. Nous avons pensé à tout cela, répondit

la duchesse; mais songez vous que, si ce mariage à lieu, Herminie donnera la moitié de son bien?...—Bon! quel conte!... On ne donne pas ainsi soixante ou quatre-vingt mille livres de rente. —Elle est bien romanesque, bien décidée...—Mon père auroit le droit de s'opposer à cette extravagance...—Elle attendroit sa majorité.—Je ne crois nullement à cette donation.—Herminie est la personne la plus vaine qui existe; elle aime les choses extraordinaires, et le rôle de bienfaitrice doit lui plaire; d'ailleurs, elle compte pour beaucoup le plaisir de nous braver et de venger Zoé de vos folles entreprises.... Ici la duchesse, changeant la discussion en sermon, reprocha vivement à son fils l'imprudence de sa conduite, elle parla même de morale et de religion; le comte d'abord répondit avec légèreté, ensuite il prit un ton sérieux,

fit quelques caresses, obtint son pardon assura même qu'il cédoit à l'opinion de ses parens sur cette affaire, et quitta la duchesse qui vouloit s'habiller, en disant qu'il iroit attendre dans le jardin l'heure du dîner: mais, au lieu de descendre dans le jardin, il fut droit à la chambre d'Alphonse, qu'il trouva prêt à sortir. Il avoit l'intention de lui parler d'abord avec ménagement et politesse, de tâcher même de l'éblouir et de le gagner par de magnifiques promesses; mais la haine, réunie à l'orgueil blessé et à l'arrogance naturelle, ne sauroit se contraindre: aussitôt que le comte aperçut Alphonse, il n'éprouva plus que de la colère et le désir de l'humilier. Alphonse, très-surpris de le voir, lui demanda froidement ce qu'il désiroit. Vous allez le savoir, répondit le comte du ton

le plus impertinent en prononçant ces paroles, il tira un chaise, non pour s'asseoir, mais pour s'appuyer, car il trembloit de fureur.... M. Dormeuil, poursuivit-il, ma mère vient de me conter en gros une histoire excessivement ridicule, dont vous êtes le héros... Il est étrange que vous ayez osé élever vos vœux jusqu'à une personne alliée de ma mère.... Au reste, comme cette petite fille n'est pas au vrai parente de ma mère, et que sa naissance, quoiqu'honnête, et très-obscure, et son nom tout à fait inconnu, mon père, par une bonté qui doit assurément vous confondre, daigne consentir à vous donner sa main.... Zoé tient de la bienfaisance de mon père une dot de quatre-vingt mille francs; elle aura un trousseau de vingt : j'ajouterai à ces dons un présent de pierreries; enfin,

sous trois mois, vous aurez une bonne place, mais il faut partir sur-le-champ (avec mon homme d'affaires) pour votre province, afin d'aller y chercher les papiers nécessaires pour vous marier. Je vais vous donner une chaise de poste, je ferai les frais du voyage; êtes-vous prêt? Répondez. Quand le comte eut cessé de parler, Alphonse s'assit, ce qui parut très-insolent au comte qui n'avoit posé qu'un genou sur le siége dont il s'étoit emparé, en appuyant sa main droite sur le dos de cette chaise qu'il tenoit en équilibre, de sorte qu'elle ne portoit que sur ses deux pieds de devant. Alphonse, jusqu'à ce moment s'étoit tenu debout sans donner le moindre signe d'impatience ou d'émotion; mais voyant que l'entretien alloit se prolonger, et que le comte s'étoit établi à sa manière, il

résolut de s'établir aussi à la sienne. Lorsqu'il fut assis : Ayez d'abord la bonté, Monsieur, répondit-il, de m'apprendre comment on a découvert cette *histoire ridicule* dont vous venez de parler...—Par une lettre de vous adressée à Melvil ; vous parlez dans cette lettre d'*un amour mutuel*..... Il a été impossible de vous supposer un témérité plus extravagante que celle de vous déclarer amoureux de Zoé : en effet, cette enfant, questionnée à ce sujet, a confirmé cette idée... —Ainsi, Monsieur, on a intercepté, ouvert une de mes lettres.... Nous disserterons une autre fois sur le secret des lettres ; nous verrons alors si de très-justes soupçons n'autorisent pas des bienfaiteurs et des maîtres à s'éclairer par cette voie...—Rien Monsieur, rien au monde n'autorise une mau-

vaise action : d'ailleurs, je n'ai eu, dans cette maison, ni *maître*, ni *bienfaiteur*. Je n'ai jamais été aux gages de M. le duc d'Olmène ; il m'a promis sa protection, et depuis plus d'un an, je lui consacre le travail le plus assidu.... M. Dormeuil, interrompit le comte en élevant la voix, laissons, croyez-moi, cette discussion...—Je suis venu, non pour vous demander des digressions morales, mais une réponse franche et positive. —La voici, Monsieur : Je ne rends compte de mes sentimens et de mes projets qu'à mes amis, et je ne puis songer à disposer de mon sort sans consulter mes parens.—Un vil bâtard n'a point de parens... A ce mot, Alphonse se leva en disant : Un bâtard a souvent plus de cœur qu'un enfant légitime ; et si, après être venu m'insulter dans votre propre maison avec

tant d'indignité, vous refusez de m'en faire raison, je publierai partout que vous êtes aussi lâche qu'insolent. *Vous faire raison !*.... reprit le comte avec un sourire insultant; savez-vous, M. Dormeuil, qu'un homme comme moi ne doit mesurer son épée qu'avec un gentilhomme ?.....
— *Un homme comme vous* commet donc la plus odieuse lâcheté, lorsqu'il insulte un roturier ?...... Dieu m'est témoin que, par respect pour les devoirs de l'hospitalité, je me suis contenu dans les bornes de la plus patiente modération, autant que me l'a permis l'honneur. Au reste, grâces au ciel, je ne suis plus qu'un étranger dans cette maison : comme j'y étois sans titre et sans emploi pécuniaire, je pouvois la quitter à mon gré. J'ai eu l'honneur, il y a deux heures, d'écrire à M. le duc d'Ol-

mène, pour lui annoncer que je me retirois ; et j'allois partir, quand vous êtes entré. Ainsi, Monsieur, si vous ne réparez pas, par un excuse formelle, l'outrage que vous venez de me faire, et qu'en même temps vous persistiez dans le refus de m'en faire raison, je vous le répète, j'userai du droit de vous accuser de la plus honteuse poltronerie.... — Vous voulez une leçon sévère, je vous la promets : comme je ne prétends pas qu'on essaie de *pacifier* ce différend; je suis obligé de passer ici la journée afin de prévenir tout soupçon ; mais trouvez-vous demain, à la pointe du jour. derrière les Chartreux, j'y serai ; je ne menerai avec moi que mon coureur, il ne tient qu'à vous de vous y rendre avec votre nègre. A ces mots, le comte sortit ; Alphonse l'entendit siffler et chanter sur l'escalier : Misé-

rable bravade! dit Alphonse, ou brutale férocité!.... ah! je ne crains pas la mort, moi qui ne puis entrevoir dans l'avenir que des peines, de douloureux sacrifices et d'insupportables humiliations: mais contre tous mes principes, me trouver forcé de proposer un duel! risquer de devenir homicide, et de tuer le fils unique de l'homme qui m'a donné un asile! porter l'horreur et la désolation dans la famille où j'ai été admis, et par cette action, inexcusable aux yeux de la morale et de la religion, empoisonner la vie entière de celle qui m'a donné le jour!.... Et vous, trop sensible Herminie, que deviendrez-vous, en apprenant ma mort ou celle de mon ennemi!.... Cet événement, conté, interprété de mille manières, flétrira peut-être votre réputation! O lois barbares d'un point d'honneur

sanguinaire, dans quelles angoisses jetez-vous un cœur né pour la vertu !.... Mais, grand Dieu ! j'aurois pu me soustraire à ce malheur irréparable; il falloit fuir ce jeune insensé, ivre d'orgueil et de colère; il falloit quitter plutôt cette maison funeste! Oui, j'aurois dû m'en arracher aussitôt que j'ai connu les sentimens d'Herminie... J'avois promis à Melvil d'éviter avec un soin extrême un entretien particulier avec elle, et je l'ai cherché!.... Oh! que je me trouve coupable et malheureux!.... Allons, c'en est fait! placé entre le crime et le déshonneur, et déjà gâté par le monde, je n'ai plus assez de courage pour immoler à la vertu un horrible préjugé; je n'ai plus de force que pour braver le cri de ma conscience et de l'humanité...

En disant ces paroles, Alphonse

sortit impétueusement de sa chambre, il descendit avec précipitation un escalier dérobé, ensuite il traversa la cour, monta dans un fiacre, et se fit conduire aux Champs-Elysées chez Melvil. Ce dernier, parti depuis peu de jours, pour l'Angleterre, ne devoit revenir que sous trois semaines; Alphonse fut reçu par le concierge comme l'ami le plus intime du maître de la maison.

Dans cette même matinée, Alphonse éprouva un nouveau chagrin; il reçut un lettre de Mélanie qui lui mandoit que Dormeuil avoit eu une attaque d'apoplexie, et qu'on désespéroit de sa vie. Mélanie étoit plongée dans la douleur, et Alphonse ne pouvoit l'aller retrouver. Hélas! disoit Alphonse en versant des larmes amères, Mélanie, en perdant celui qu'elle chérit comme le meilleur des

pères, attend de moi seul toutes ses consolations, et j'achèverai de lui percer le cœur et de l'accabler !..... O Dieu ! dans quelques heures, cette main, innocente encore, sera souillée de sang !.... Ce fer que je ne puis employer au service de la patrie, sera demain l'arme d'un meurtrier ! Ces réflexions terribles confondoient Alphonse, et le livroient au plus cuisans remords ; et cependant il ne pouvoit connoître toute l'horreur de ce duel, puisqu'il ne savoit pas qu'il s'apprêtoit à combattre son frère !.... Sans doute il est des malheurs inévitables, mais il n'y a point de fatalité dans nos fautes ; nous avons toujours pu ne les pas commettre ; une imprudence, une fausse démarche, une foiblesse en ont toujours été la cause. Ne les attribuons point à la destinée, n'en accusons que nous-mêmes.

CHAPITRE XXXI.

Laissons Alphonse gémissant sous le poids de la douleur, des regrets superflus et d'un remords accablant, et retournons à l'hôtel du duc d'Olmène. Comme Herminie descendoit pour aller prendre l'air dans le jardin, en attendant le dîner, elle rencontra Narcisse qui la guettoit, et qui lui remit à la dérobée un billet : Herminie remonta promptement dans sa chambre pour le lire, elle y trouva ces mots :

« Je ne puis ni vous démentir, ni « m'abaisser à feindre, ni même sup- « porter les questions de ceux que « j'ai cessé d'estimer ; mais comme je « n'ai aucun titre, aucun emploi dans

« cette maison, il m'est permis de la
« quitter sans en prévenir d'avance,
« et je vais partir dans l'instant.
« Ainsi, on ne pourra me parler, et je
« n'aurai point à répondre.... Quant
« au projet bizarre que vous daignez
« former pour mon établissement,
« il est tout à fait chimérique; je suis
« un être isolé sur la terre, et je
« veux l'être toujours... Adieu! oh!
« puissiez-vous trouver le bonheur!....
« adieu! oubliez le malheureux Al-
« phonse!....»

Herminie arrosa de larmes ce billet. Ce fut alors qu'elle sentit toutes les conséquences de son imprudente conduite. Juste ciel! s'écrioit-elle, je suis l'unique cause de tous ces événemens qui privent cet infortuné jeune homme d'un puissant protecteur, et sans doute de la place qui lui étoit promise! Et où va-t-il? que va-t-il

devinir? Melvil est absent!.... Que ce billet laconique et sévère est touchant!..... comme il exprime bien l'élévation de son âme et la pureté de ses principes!... Mais je ne le perdrai point de vue, je suivrai mon projet avec un infatigable persévérance: Melvil reviendra, je lui parlerai de ce mariage, il me secondera, nous en viendrons à bout; et, du moins, je réparerai les torts de la fortune envers lui!.... Cette idée seule pouvoit calmer la douleur d'Herminie; elle avoit bien envie de rester toute la journée dans sa chambre, mais le départ d'Alphonse fut pour elle une raison de paroître; elle rassembla toutes ses forces pour se composer un maintien serein et tranquille.... Cette dissimulation est affreuse avec les gens qu'on aime, mais elle coûte peu avec ceux dont on se

défie et qu'on n'estime pas; leur vue seule resserre le cœur, et l'on trouve une sorte de consolation à les tromper sur ce qu'on éprouve; on sait qu'ils jouiroient du trouble qu'on leur cache.

Le duc avoit fait, plusieurs jours d'avance, un grand nombre d'invitations; il y eut beaucoup de monde à dîner. Zoé y parut avec un visage défait, les yeux rouges et un contenance abattue; mais surveillée par la duchesse, elle n'osa s'approcher d'Herminie. Un moment avant le dîner, les deux battans du salon s'ouvrirent, et l'on annonça la princesse de ***. La duchesse se leva et fut au-devant d'elle: tandis qu'elle avoit le dos tourné, Zoé s'avança vers Herminie, et lui dit rapidement tout bas: Je suis perdue, sauvez-moi; on me marie après demain; le con-

trat sera signé demain au soir. . . . .
Après avoir dit ces paroles, elle se hâta de retourner à sa place. Herminie se promit intérieurement de tout tenter et de tout faire pour soustraire Zoé à cette odieuse violence.

Cependant le comte d'Olmène, qui vouloit sincèrement que personne ne pût soupçonner qu'il dût se battre le lendemain matin, dit à ses parens qu'il alloit passer quarante-huit heures à la campagne, à dix lieues de Paris, chez un de ses amis qu'il nomma, ce qui parut fort simple. Il resta jusqu'à la nuit, ensuite il donna l'ordre tout haut de lui aller chercher des chevaux de poste, qu'on lui amena : en effet, on le vit monter en voiture, et tout le monde fut bien convaincu qu'il partoit pour la campagne ; mais après avoir traversé deux rues, il fit arrêter la voiture

pour se faire conduire chez un baigneur, dans le faubourg Saint Germain, décidé à coucher là pour y attendre le jour, et se rendre ensuite au rendez-vous qu'il avoit donné à Alphonse, derrière les Chartreux.

CHAPITRE XXXII.

Herminie, depuis deux ans, avoit la permission de faire des visites, le matin, à quelques femmes de ses amies : on n'exigeoit d'elle que d'emmener dans sa voiture une vieille gouvernante qui l'avoit élevée, et de faire dire en sortant où elle alloit. Le lendemain matin, Herminie se leva à six heures, s'habilla à la hâte et sortit ; mais à dessein, elle ne dit point où elle comptoit aller. Elle se rendit

chez la baronne d'Olberg, sœur de la duchesse, l'une des femmes qu'elle aimoit le mieux, et qui lui avoit toujours montré ainsi qu'à Zoé la plus vive et la plus tendre amitié. La baronne qui, retirée du monde, menoit depuis long-temps la vie d'une recluse, venoit de se lever, lorsqu'Herminie entra dans sa chambre.. Etonnée de la voir si matin, elle la questionna avec inquiétude: Herminie, sans préambule, lui répondit qu'elle venoit la supplier d'employer tout son crédit pour empêcher la duchesse de faire le malheur éternel de Zoé, en la mariant contre son inclination.... Je sais, reprit la baronne, que ce mariage doit se conclure demain, mais on ne m'a point dit que Zoé eût montré cette répugnance extrême dont vous parlez... —Eh bien! Zoé est au désespoir.—

C'est un enfantillage, ce marriage est très-avantageux, et le mari qu'on lui donne est jeune, d'une figure agréable...—Elle en aime un autre...—Ah! que me dites-vous! quoi, à son âge! elle n'a que seize ans....—Elle aime passionnément M. Dormeuil.... —Ce jeune Alphonse, sans fortune, sans état.....—Je ne me marierai jamais, et je donne à Zoé, en faveur de ce mariage, la moitié de ma fortune. J'ai deux terres d'une égale valeur, je lui donne celle de Languedoc, dont le château est magnifique: vous savez que cette terre rapporte plus de soixante mille livres de rente. J'ai fait le serment de la lui donner, si elle épouse Alphonse. Je l'ai déclaré au duc et à la duchesse, et voilà pourquoi on presse le mariage avec un autre; on se flatte encore de me déterminer à épouser le

comte d'Olmène. Mais plutôt mourir! On veut me conserver ma fortune toute entière, dans le fol espoir d'en jouir un jour; on s'abuse.....
Vous me connoissez, Madame; vous savez si je suis capable d'annoncer une résolution généreuse pour y manquer. Une telle lâcheté n'est certainement pas dans mon caractère....
Pendant ce discours, la baronne fondoit en larmes, et toute sa physionomie exprimoit la surprise, le saisissement et la plus profonde émotion. O ma chère Herminie! s'écria-t-elle, je vous crois; oui, ma généreuse amie, je vous crois, et tellement que je n'essaierai pas de combattre cette résolution extraordinaire d'une amitié sublime.....
Mais, grand Dieu! quelle sera votre surprise en apprenant à qui vous déclarez ce dessein héroïque!...Oh!

je vous dois l'unique secret de ma vie.... la reconnoissance maternelle doit l'emporter sur l'idée douloureuse de perdre votre estime....Ah! dit Herminie, rien au monde ne peut altérer mes sentimens pour vous.....Parlez ....—Eh bien! Zoé.... — Achevez. — Elle est ma fille. O grand Dieu! s'écria Herminie baignée de larmes et en se jetant dans les bras de la baronne, Zoé m'en sera plus chère encore....A ces mots, la baronne serra Herminie contre son sein, avec l'expression la plus pathétique. Mon amie, dit-elle, jugez de ma tendresse pour vous, par cet aveu d'un secret caché depuis dix-sept ans avec tant de soins....— Et vous avez eu le courage de le taire à Zoé!....—Hélas! je ne puis m'en faire un mérite; quelle confidence à faire à l'objet auquel on dé-

tire surtout les principes les plus austères et la morale la plus pure? J'ai voulu que, jusqu'à ce moment, elle n'eût pas l'idée même générale d'un semblable égarement, et je veux que, désormais et toujours, une telle faute lui paroisse inconcevable et sans excuse....Comment aurois-je pu me dénoncer moi-même, et en lui disant : Vous devez m'aimer, me respecter et m'estimer toujours?.....
Quoi! répétoit Herminie, uniquement occupée de cette étonnante découverte, quoi! vous êtes sa mère! cette douce et sensible Zoé vous doit la vie! Ah! son cœur l'a deviné, elle vous adore, et j'ai vu souvent la duchesse jalouse de ce sentiment que Zoé jamais ne déguise. Mais la duchesse sait votre secret? — Elle et le duc en sont les seuls confidens.... Du moins je ne fus point une épouse

infidèle et parjure! Zoé naquit un an avant mon mariage!.... Dans la situation la plus déplorable où puisse se trouver une jeune personne bien née, mais foible et coupable, je me jetai dans les bras de ma sœur, mariée depuis plusieurs années; je trouvai en elle une prudence parfaite et toute la compassion, toute l'affection de la plus tendre sœur. Elle se fit ordonner les eaux de Plombières et m'emmena avec elle. Là, Zoé reçut le jour, et par les précautions les mieux combinées, mon funeste secret fut en sûreté. Nous avions en province une vieille parente extrêmement pauvre; une pension que j'ai payée jusqu'à sa mort la décida à recevoir Zoé qu'elle fit passer pour sa nièce, sans avoir su jamais le nom de sa mère. Au bout de cinq ans, ma sœur et son mari, cédant à mes vives

instances, consentirent à se charger de Zoé. Non-seulement je désirois la rapprocher de moi, mais je voulois lui faire donner une bonne éducation. La pauvre petite avoit cinq ans, lorsqu'elle arriva à Paris. La prudence de mon beau-frère me priva pendant quinze jours du bonheur de l'embrasser.... J'étois à Fontainebleau, et le duc me força d'y rester, comme de coutume, jusqu'à la fin du voyage.... Enfin je revins, et je vis cette enfant si passionnément aimée! je la vis dans le cabinet de ma sœur et sans témoins. Qu'elle me parut intéressante et jolie!.... elle me regarda avec une sorte de saisissement. Sans doute l'expression de ma physionomie l'étonnoit. Je lui donnai plusieurs petites choses que j'avois apportées pour elle, et elle me prodigua les plus tendres caresses. Il est mille sensa-

tions délicieuses qu'une mère coupable ne peut éprouver. En examinant cette enfant, je voyois avec satisfaction que ses traits n'offroient aucune trace de resemblance avec les miens, ni avec ceux de son père!... Ces ressemblances si touchantes dans les enfans légitimes aux yeux de toutes les mères, n'auroient pu me causer que de l'inquiétude et de la confusion. Il est bien vrai que la faute qui donne la vie aux enfans naturels, bouleverse les sentimens et toutes les lois de la nature: elle annulle ou ternit les plus douces jouissances d'une mère; elle ravit toujours à ces mères infortunées l'orgueil maternel; elle affoiblit dans les enfans, et quelquefois elle détruit le respect filial. C'est la mère qui doit être humble avec sa fille, et la confiance qui lui révèle sa naissance n'est jamais qu'un

humiliant aveu ; c'est la mère qui doit implorer l'indulgence, ses instructions sont sans autorité ; elle ne peut parler de la vertu sans se condamner elle-même, et c'est avec la rougeur sur le front qu'elle en donne les préceptes sévères. Pour se faire obéir, osera-t-elle invoquer la reconnoissance ? Hélas! que lui doit-on ? une existence flétrie par la honte ! . . . Et si l'enfant illigitime acquiert, par ses talens, ses vertus et sa conduite, une réputation distinguée, sa mère n'a rien de commun avec ses succès et sa gloire (étrange renversement de l'ordre naturel) ! Elle ne peut s'enorgueillir de son enfant ; car elle ne peut le reconnoître sans se déshonorer ! . . . . Ici les larmes de madame d'Olberg lui coupèrent la parole. Herminie pleura avec elle, et cette mère malheureuse reprenant son

récit: La tendresse de Zoé pour moi, dit-elle, sembloit répondre à la mienne et se fortifier avec l'âge; je m'aperçus que la duchesse, qui l'avoit beaucoup aimée dans sa première enfance, lui savoit mauvais gré de la préférence naïve qu'elle me donnoit en toute occasion sur elle. Bientôt elle critiqua et contraignit les témoignages de mon affection pour cette enfant, sous prétexte que cette vive tendresse pourroit faire soupçonner la vérité. Je cherchois cependant à confondre aux yeux du monde ce sentiment maternel avec l'amitié que j'avois pour vous.... Enfin, je ne vis que trop que Zoé n'étoit plus aimée de ma sœur, et qu'elle n'étoit pas heureuse. Cependant, depuis mon veuvage, le duc redoubloit d'attentions pour moi, et Zoé, du moins en ma présence, fut

mieux traitée. On savoit que j'étois décidée à ne jamais me remarier; mais on craignoit que je n'eusse l'idée de donner toute ma fortune à Zoé.. Le duc m'en parla, en me disant nettement que la religion et la probité me défendoient de frustrer de mon bien son fils, mon héritier naturel, en faveur d'une enfant illégitime .... et qu'il ne m'étoit permis de donner à Zoé que ce que je pourrois épargner sur mon revenu. Je le crus; d'ailleurs le duc me promettoit de l'établir d'une manière brillante; de mon côté, je donnai ma parole d'assurer tout mon bien à mon neveu, par un acte solennel, le jour où Zoé feroit un mariage avantageux, et qui par conséquent me conviendroit. En attendant, je réduisis ma dépense personnelle au simple nécessaire, afin de former une petite

dot à cette enfant chérie. Mais les frais considérables de son éducation et de son entretien, des pensions à payer, des aumônes indispensables, ne m'ont permis d'amasser jusqu'ici pour elle que quatre-vingt mille francs.. Et c'est le duc, interrompit Herminie, qui se fait honneur, et de cette somme, et des dépenses de son éducation!.... Pour ne pas trahir mon secret, reprit la baronne, il est forcé de jouer le rôle d'un bienfaiteur.... Il *le joue* trop bien, reprit Herminie, il répète que Zoé lui doit tout, il s'en vante, il le reproche, c'est une indignité; d'ailleurs, il pouvoit dire que cette dot venoit d'une succession. Je ne connois rien de si odieux que de s'attribuer un mérite qu'on n'a pas.. Ma chère Herminie, reprit la baronne, il ne nous est pas permis de juger rigoureusement les

actions de ceux qui nous ont rendu de grands services..—Il me semble, Madame, qu'on vous fait payer assez cher ces services-là; mais parlons de Zoé. Souffrirez-vous qu'on la sacrifie?... Non, non, jamais, s'écria la baronne; dussé-je trahir mon secret, j'irai tout à l'heure chez ma sœur pour lui déclarer que je romps ce mariage; il me faudra soutenir la scène la plus violente, mais j'en aurai le courage. A ces mots, Herminie réfléchit un moment, ensuite elle dit: Laissez-moi parler d'abord, et n'allez chez mon oncle que dans deux heures. Mais permettez-moi de dire à la duchesse que vous m'avez confié votre secret? A cette proposition, la douce et timide baronne hésita; Herminie insista vivement; et après avoir arraché un demi-consentement, elle se hâta de quitter la ba-

ronne, et de retourner à l'hôtel d'Olmène.

CHAPITRE XXXIII.

Herminie, en arrivant chez son oncle, apprit avec une joie inexprimable que la duchesse venoit de sortir sans emmener Zoé. Aussitôt Herminie, voulant saisir une occasion si favorable de soustraire Zoé à un pouvoir usurpé et tyrannique, prit le parti le plus hardi; elle se rendit à l'appartement de Zoé qui se jeta à son cou en l'apercevant. Herminie la prend par la main, l'entraîne, la conduit à sa voiture, y monte avec elle, et donne ordre au cocher de les mener à l'abbaye de Panthemont. L'abbesse de ce monastère étoit pa-

rente d'Herminie et l'aimoit tendrement: Herminie lui demanda un asile contre d'injustes persécutions, et les portes lui furent ouvertes. Dans des cas semblables, la supérieure d'un couvent ne refusoit jamais sa protection à des suppliantes qu'elle devoit supposer opprimées; mais ces personnes accueillies et reçues ainsi par l'hospitalité religieuse, ne pouvoient plus sortir de ce refuge; elles devoient y rester renfermées jusqu'à ce que les magistrats eussent prononcé sur la justice de leurs réclamations. Herminie n'étoit que depuis une heure à Panthemont, lorsque la duchesse, furieuse, hors d'elle, y arriva; car la duchesse, rentrée chez elle peu de temps après le départ d'Herminie et de Zoé, apprit de son Suisse qu'Herminie avoit donné l'ordre à son cocher de

les conduire à Panthemont. La duchesse intimida l'abbesse par sa violence et ses emportemens; elle dit qu'elle ne réclamoit nullement Herminie, mais qu'elle redemandoit Zoé, une enfant, sa parente, qu'elle avoit élevée, dont elle étoit la bienfaitrice, sur laquelle Herminie n'avoit aucun droit, et qu'elle avoit enlevée..... L'abbesse trouva ces plaintes très-fondées ; elle pria la duchesse de l'attendre dans un parloir, lui promettant d'aller parler à Herminie, ce qu'elle fit en effet. Herminie, sans s'émouvoir, dit à l'abbesse : Venez, Madame, je vais répondre à madame la duchesse d'Olmène en votre présence. A ces mots, elle se rendit au parloir avec l'abbesse. La duchesse, en apercevant Herminie, se livra à tous les transports de la plus véhémente colère, et, en lui redemandant

Zoé, l'accabla de reproches sanglans! Herminie l'écouta avec une patience inaltérable; enfin la duchesse la pressa de répondre en ajoutant: Dites-moi seulement quel droit vous pouvez avoir sur cette enfant, qui ne vous est rien, et que les auteurs de ses jours m'ont confiée?..... Madame, répondit Herminie, j'ai le droit même qu'on vous avoit donné, et que vous avez perdu par une injuste violence... —Comment? —Oui, Madame. La personne qui doit seule disposer de Zoé, instruite par moi, ne veut point que l'on contraigne son inclination; elle accepte le don que je veux lui faire.... —Et quelle est cette personne?... —La mère de Zoé, avec laquelle j'ai passé deux heures ce matin.... Cette réponse fit pâlir la duchesse et la pétrifia; il lui fut impossible de se remettre de son trou-

ble ; elle balbutia quelques mots, se leva et sortit. L'abbesse connut clairement que la duchesse n'avoit aucun droit réel de réclamation, et Herminie lui laissa croire que cette mère dont elle avoit parlé étoit une femme de province: ainsi elle venoit de trouver le moyen de confondre la duchesse, sans compromettre le secret de madame d'Olberg.

La duchesse, dans un état inexprimable de saisissement et de colère, vola chez sa sœur ; et sans vouloir l'entendre, elle lui dit, avec une inconcevable volubilité, tout ce que la fureur peut inspirer de plus outrageant, finissant par la menacer de la déshonorer publiquement. Madame d'Olberg, indignée, se permit aussi quelques reproches ; elle déclara qu'elle n'avoit point autorisé Herminie à s'emparer ainsi de Zoé, mais

qu'elle étoit charmée qu'elle fût entre ses mains, et qu'elle l'y laisseroit. Les deux sœurs se séparèrent entièrement brouillées. Herminie, une heure après, reçut de la baronne un billet qui lui donnoit formellement sur Zoé tous les droits qu'elle avoit conquis. Ainsi les événemens les plus extraordinaires, naissant successivement du choc des caractères de ces diverses personnes; la douceur et la foiblesse de madame d'Olberg, l'impétuosité de la duchesse, la fermeté et le tour d'esprit entreprenant d'Herminie, concoururent également à soustraire Zoé à l'empire tyrannique de sa tante, et à rendre sa jeune et généreuse amie arbitre et dépositaire de sa destinée.

CHAPITRE XXXIV.

O JOIES trompeuses de la terre, qui peut vous goûter sans trouble ou sans inquiétude ; ... Souvent, hélas ! quand la fortune semble nous sourire, le sort, par un coup imprévu, nous atteint dans ce que nous avons de plus cher, et nous frappe loin de nos yeux ! ...

Herminie, qui ne pouvoit se distraire d'un amour malheureux, qu'en formant les plus nobles projets, reprenoit toutes ses espérances sur l'union d'Alphonse et de Zoé, en se voyant souveraine maîtresse du sort de son amie. Elle serroit Zoé dans ses bras avec une affection de mère, elle s'applaudissoit avec elle de son

triomphe sur la duchesse, elle lui répétoit mille fois le double serment d'assurer sa fortune et son bonheur ; et pendant ce temps, des événemens terribles qu'elle ignoroit, bouleversoient sa destinée, et lui préparoient les peines les plus déchirantes qui puissent accabler un cœur sensible. . . .

Alphonse s'étoit rendu à la pointe du jour derrière les Chartreux, suivi seulement du fidèle Narcisse. Quelques minutes après, il avoit vu arriver le comte d'Olmène, précédé de son coureur. Aussitôt les deux ennemis mirent l'épée à la main et se battirent long-temps avec une égale vigueur. Enfin le comte reçut dans le côté gauche un coup qui le fit tomber baigné dans son sang. Alphonse crut lui avoir percé le cœur, et jetant avec horreur son épée ; Dieu !

dit-il, je l'ai tué!... Le coureur vola vers son maître, et s'écria qu'il respiroit encore. Alors Alphonse s'élança vers le comte sans connoissance; il déchira son mouchoir pour bander sa plaie; ensuite il aida à le porter dans sa voiture, et le coureur, suivant l'ordre qu'il avoit reçu, dans le cas où son maître seroit blessé, de ne point le mener à l'hôtel d'Olmène, le fit conduire chez un chirurgien célèbre qui habitoit ce quartier. Alphonse éperdu retourna aux Champs-Elysées. Là, s'enfermant dans sa chambre, il voulut réfléchir au parti qu'il devoit prendre; mais les remords, l'inquiétude, la douleur, l'absorboient tellement, qu'il n'avoit pas la faculté de lier deux idées de suite. Il étoit sans cesse distrait par les images les plus douloureuses, qui, malgré lui, s'offroient à son es-

prit troublé....Tantôt il se représentoit le comte expirant, et sa famille désolée ; tantôt il entendoit Mélanie gémissante lui reprocher son crime, et la fière, la sensible Herminie l'accuser en pleurant d'avoir terni sa réputation...Il se promenoit à grands pas dans sa chambre : de temps en temps il s'arrêtoit et restoit immobile, glacé par ces tableaux affreux....Quelquefois, voulant écrire à Mélanie, il prenoit une plume, il traçoit quelques lignes, et les déchiroit aussitôt... Au milieu de ces agitations, on vient lui dire que le coureur du comte demande à lui parler. . . . Le coureur entre, et lorsqu'il est seul avec Alphonse : Monsieur, lui dit-il d'un air consterné, vous m'avez témoigné de la bonté dans deux ou trois occasions, et j'accours vous donner un avis très-utile. . . . Sauvez-vous,

Monsieur, dans les pays étrangers : mon pauvre maître n'existe plus. . . . O ciel ! s'écria Alphonse... Oui, Monsieur, reprit le coureur : il vient dans l'instant de render le dernier soupir. Ses parens ne le sauront que ce soir ; sauvez-vous, Monsieur. En disant ces paroles, le coureur sortit en pleurant. Alphonse tombe sur une chaise : C'en est donc fait, dit-il, j'ai commis un crime irréparable ! je suis à jamais souillé du sang d'un homme ! Oh ! que je maudis la mémoire abhorrée de celui qui m'a donné la vie !. . . . Grand Dieu ! ces noms affreux que je n'ai jamais entendu prononcer sans horreur, le nom d'homicide, de meurtrier, ce sont les miens désormais ! . . . . Quoi ! pour un mot inspiré par la colère, et par une jalousie qui n'étoit que trop fondée, j'ai tué le fils unique

de mon protecteur, le seul espoir d'une famille respectable. . . . A ces mots, ses larmes enfin coulèrent. . . . Mais, au bout de quelques minutes, il tressaille, en entendant une voiture entrer dans la cour. Sans réfléchir à l'impossibilité du retour si prompt de Melvil, il imagina que c'étoit lui. . . . Dieu! s'écria-t-il, où me cacher, où fuir pour l'éviter !... Oh! maintenant la vue d'un véritable ami ne pourroit plus que mettre le comble à mes maux !... Comme il disoit ces paroles, sa porte s'ouvre, et il voit paroître le duc d'Olmène....Il se lève en frémissant, mais il connut dans l'instant, en jetant les yeux sur lui, qu'il ignoroit son malheur. . . . Le duc en effet n'en avoit aucun soupçon ; il croyoit, comme on l'a vu, son fils à la campagne pour deux jours ; mais, connoissant depuis peu l'inimitié mu-

tuelle de ces deux jeunes gens qu'il attribuoit en grande partie aux imprudences de la duchesse, il avoit pris à cet égard des craintes vagues, augmentées encore par la retraite subite d'Alphonse, qui supposoit un grand mécontentement. Très-irrité contre Alphonse, depuis qu'il avoit lu la lettre interceptée, il s'étoit contenu par la crainte extrême que lui inspiroit Melvil, maître de son secret, Melvil protecteur si ardent d'Alphonse, et de plus, ami intime du ministre en faveur.... Le duc pensoit qu'Alphonse et le comte ne pouvoient manquer de se rencontrer dans le monde, et qu'il n'étoit que trop vraisemblable que leur animosité réciproque produiroit entr'eux quelque sanglant démêlé. Le duc vint donc trouver Alphonse, avec l'intention de l'engager, par les voies de la dou-

ceur, à s'éloigner de Paris pendant quelque temps. En entrant dans la chambre, il n'y distingua que foiblement les objets: le jour étoit sombre, les rideaux des fenêtres fermés, et le duc avoit la vue très-basse. Il vit qu'Alphonse étoit debout, mais il ne distinguoit ses traits que confusément. Il s'avança, et se plaça dans un fauteuil en invitant Alphonse à s'asseoir. Alphonse, qui ne pouvoit plus se soutenir sur ses jambes, retomba sur sa chaise. Alphonse, dit le duc, je pourrois me plaindre de vous: vous m'avez quitté brusquement sans prendre congé de moi, et vous avez mis le trouble et la division dans ma famille... Je viens vous demander une preuve de respect pour moi, et qui, en même temps, pourra vous être utile. Votre présence ici dans ce moment n'est

pas sans inconvénient. Je ne vous cache pas que madame d'Olmène et mon fils sont très-irrités contre vous, évitez-moi des scènes fâcheuses; voyagez pendant quelques mois, allez en Suisse; je vous apporte des lettres de recommandation et de l'argent: partez sans délai.... En disant ces mots, le duc lui présenta un paquet et une bourse remplie d'or. Non, non, dit Alphonse d'une voix étouffée, je ne fuirai point....—Je vous propose, non une fuite, mais un voyage instructif et agréable...—Je veux rester ici.—Et pourquoi?.... Vous gardez le silence: ce silence farouche, votre maintien, tout m'annonce quelque dessein sinistre.... Insensé! sachez qu'on m'a rendu compte de votre animosité contre mon fils. Avez-vous donc l'odieux projet d'attendre son retour, pour vous battre avec lui?...

Vous baissez la tête, et vous vous taisez toujours !.... Vous paroissez ému.... Ah ! vous devez l'être.... Alphonse ! c'est un père qui vous conjure de renoncer à cet horrible dessein, et j'en exige votre parole d'honneur.... Plutôt mourir que de vous tromper, s'écria Alphonse. Ainsi donc, reprit le duc, c'est un parti pris !.....Mais ne craignez-vous pas mon ressentiment et ma vengeance ?... —Je ne crains plus rien.—Malheureux ! connois donc ton sort : on t'a trompé....celui qui t'a donné le jour n'est point mort.... il existe....—Je frémis....— Cet adversaire, cet ennemi que tu veux immoler, est un être sacré pour toi...—Comment ?.... —Le comte d'Olmène est ton frère.... je suis ton père... A ce mot terrible, foudroyant, Alphonse, sortant de sa stupeur par un accès de rage, se lève

en disant : L'ai-je bien entendu !.... —Oui, reprit le duc en lui tendant les bras, je suis ton père !....Monstre ! s'écrie Alphonse, oses-tu l'avouer ce crime exécrable qui déshonora l'infortunée Mélanie ; je t'ai maudit, te croyant dans la tombe, et je te maudis avec plus d'horreur et de haine encore en te reconnoissant !.... Toi, qui as profané l'innocence et couvert de honte la vertu même ! toi, qui m'as donné une existence ignominieuse ; toi, qui, en enveloppant ton crime dans les ombres d'un mystère impénétrable, m'as rendu incestueux et fratricide... Je te maudis, et je vais te punir ? ce fils que reconnoissoit, que chérissoit ton orgueil, il n'est plus ; je l'ai tué !.... Misérable !.... s'écrie à son tour le duc, tu périras sur un échafaud.... —Oui, je dois quitter dans l'ignominie cette vie dé-

testée que je reçus de toi. . . . . Barbare! c'est sur ta tête que retombera le sang que j'ai versé! je ne suis que l'instrument aveugle des vengeances célestes. . . .Vas! fuis, crains du moins ma noire destinée, songe qu'il n'y manque plus que l'horreur d'un parricide. . . . Laisse-moi! vas, je ne t'échapperai point, je mérite la mort, je veux l'attendre ici.

Le duc, auquel le saisissement, la terreur et la douleur ravissoient toutes ses forces, fit enfin un puissant effort sur lui-même; il se leva en chancelant, il ne pouvoit se soutenir, et le sang lui portant violemment à la tête, il tomba en cherchant à gagner la porte. Aussitôt Alphonse s'élance vers lui: Scélérat, dit le duc d'une voix foible, veux-tu m'assassiner? Alphonse frissonne, et sans répondre, le prend dans ses bras et

le porte sur un canapé. Alors Alphonse sonne, il appelle, on accourt; Alphonse ordonne qu'on aille chercher des secours, Narcisse sort. Le duc avoit les yeux fermés, il étoit évanoui; Alphonse, rendu à lui-même, à la nature, le regardoit avec un effroi inexprimable: Mon sort est-il rempli! dit-il; ai-je causé sa mort. . . . Père infortuné! je te promets la vengeance qui t'est due; si tu n'existes plus pour la poursuivre, j'irai me dénoncer moi-même: ce ne sont pas des larmes que demandera ton ombre irritée, il lui faudra du sang, elle sera satisfaite!

En parlant ainsi, Alphonse, pâle, tremblant à genoux auprès du canapé, soutenoit d'une main la tête de son père, et de l'autre lui faisoit respirer des sels. Narcisse revint avec un chirurgien qui versa quelques

gouttes d'un élixir sur les lèvres du duc : aussitôt le duc rouvrit les yeux, il jeta autour de lui des regards égarés, et il parut frappé d'étonnement en apercevant Alphonse à genoux, avec un visage couvert de larmes, lui tenant une main, et lui soutenant la tête.... Aussitôt qu'Alphonse le vit reprendre sa connoissance, il se leva, et ses pleurs se séchèrent. Qu'on me conduise à ma voiture, dit le duc. Le chirurgien et Narcisse le prirent sous les bras, Alphonse resta immobile. Le duc, après avoir fait quelques pas, se sentit en état de marcher sans aide ; il sortit de la chambre, et bientôt Alphonse entendit partir sa voiture.

Alphonse étoit dans un tel égarement, qu'il n'avoit plus la faculté de réfléchir et de penser. Il se répétoit intérieurement ces mots terribles :

J'ai tué mon frère!... Une seule pensée s'unissoit dans son esprit à cette pensée accablante, celle qu'il ne pouvoit, ni ne devoit se soustraire au châtiment de ce crime affreux!....

Pendant qu'il restoit enseveli dans un accablement qui suspendoit toutes ses facultés intellectuelles, le fidèle Narcisse agissoit. Le coureur du comte, questionné par lui, n'avoit fait aucune difficulté de lui apprendre la mort de son maître; alors Narcisse, sentant le danger que couroit Alphonse, et voyant qu'il avoit perdu la tête, courut chez l'intendant de Melvil, auquel il savoit que Melvil, en partant, avoit commandé de donner à Alphonse tout l'argent dont il pourroit avoir besoin dans son absence. L'intendant, qui logeoit dans la maison, étoit sorti, et ne devoit

rentrer que dans une heure. Narcisse revint dans l'antichambre de son maître; il s'effraya en y voyant les gens du duc; cependant, connoissant bientôt qu'ils ne savoient rien, il se rassura. Après son départ, il retourna chez l'intendant qu'il attendit encore plus d'une heure; enfin l'intendant revint, Narcisse l'instruisit de tout, l'intendant partagea ses craintes, et descendit avec lui chez Alphonse. L'intendant offrit à Alphonse deux cents louis, en le conjurant de partir sans aucun délai, et lui conseillant d'aller rejoindre Melvil en Angleterre..... Mon cher maître, ajouta Narcisse, tout est prêt; les chevaux de M. Melvil sont mis, et nous conduiront à la première poste. Non, répondit Alphonse, j'ai promis d'attendre ici.— *D'attendre!* et quoi?—Ce qui doit

arriver.—Mais, Monsieur, il arrivera qu'on viendra vous arrêter.....
—Eh bien! c'est une chose juste, je ne dois pas m'y opposer.—Mon cher maître, songez à mademoiselle Mélanie.... A ce nom, Alphonse éprouva un mouvement de désespoir qui ressembloit à la fureur; il se leva avec une expression menaçante, en ordonnant à Narcisse de sortir... O mon cher maître, dit Narcisse en joignant les mains, vous ne me ferez pas peur, vous que j'aime plus que ma vie, vous que j'ai porté tant de fois dans mes bras, durant votre enfance!... et pourquoi donc vouloir mourir, parce qu'un étranger vous a forcé de vous battre avec lui?.... encore si c'étoit un parent!.... Sortez, sortez, s'écria Alphonse, vos discours achèvent de me tuer.... Narcisse voulut encore répliquer; Alphonse lui tourna

le dos, et courut s'enfermer dans un cabinet. Narcisse en pleurs sortit avec l'intendant. Deux heures après, Alphonse l'entendit gémir à sa porte, pour le supplier à genoux, lui crioit-il, de prendre un consommé qu'il lui apportoit: Alphonse, pour s'en débarrasser, fit ce qu'il désiroit.... Dans ce moment, l'intendant revint précipitamment: Monsieur, dit-il, on vient vous arrêter par une lettre de cachet, pour vous conduire à Pierre-Encise (1). Il en est temps encore, sauvez-vous par le jardin; voici la clef, voilà l'argent: allez jusqu'à la place Louis XV; là, prenez un fiacre, rendez-vous à la barrière, vous y trouverez des chevaux, une chaise de poste, et Lafleur qui vous

(1) Château fort près de Lyon.

conduira à la première poste..... Allez, ne perdez pas un instant... Où sont ceux qui me cherchent? dit Alphonse. Ils sont, répondit l'intendant, à l'autre extrémité de la maison, dans le grand appartement que je leur ai ouvert en leur disant néanmoins que vous étiez sorti.... Il suffit, reprit Alphonse, je vais les aller trouver. A ces mots, malgré les oppositions de l'intendant et de Narcisse, il sortit de sa chambre, et se rendit dans l'appartement de Melvil, où il trouva l'exempt et trois autres hommes qui venoient l'arrêter. Me voici, leur dit-il.... Aussitôt ils s'avancèrent, et l'exempt lui montra l'ordre dont il étoit porteur. Je suis prêt à vous suivre, dit Alphonse. Alors il chargea le désolé Narcisse d'un billet pour Mélanie; et sur-le-champ se remettant entre

les mains de l'exempt, il le suivit et partit.

CHAPITRE XXXV.

Le ministre distributeur des lettres de cachet, étoit à Paris. On connoissoit son *obligeance* en ce genre : toute personne connue, et mieux encore un grand seigneur, étoit sûre d'avance d'obtenir avec une extrême promptitude l'ordre de faire enfermer, sans nul éclaircissement, sa femme, son fils, ou quelqu'ennemi subalterne : ce qui ne maintenoit pas la justice dans la société, ni la paix, la confiance et l'amour dans les familles, mais ce qui conservoit, dit-on, l'honneur des grandes maisons.

Le duc, en sortant de chez Melvil,

vola chez le ministre. Il en eut une audience particulière, et la lettre de cachet accompagnée des ordres les plus rigoureux pour le commandant de Pierre-Encise, lui fut accordée. Le duc ensuite, sans instruire la duchesse de ce funeste événement, fit chercher le coureur et le cocher de son fils; on les lui amena, il vouloit sévir contr'eux avec la dernière rigueur pour ne l'avoir pas averti, dès le premier moment de cette fatale querelle. Mais le coureur le désarma, en lui apprenant la nouvelle la plus inattendue: Non-seulement le comte n'étoit pas mort; mais sa blessure, quoique profonde, n'avoit rien de dangereux. Lorsque, transporté sans connoissance chez le chirurgien, il eut repris l'usage de ses sens, il imagina le plus indigne artifice pour obliger son rival à s'éloigner et à

quitter la France: il dicta lui-même à son coureur la démarche et le mensonge qui avoient porté au comble le désespoir du malheureux Alphonse. Le duc fit part de tous ces détails à la duchesse. Cette dernière, qui n'avoit pas éprouvé la douleur de pleurer son fils, ne sentit que le chagrin de le savoir blessé. Son ressentiment contre Alphonse fut inexprimable; l'enfermer pour sa vie dans un cachot à Pierre-Encise, lui paroissoit un châtiment trop doux..... Elle fut chercher son fils, qu'on transporta à l'hôtel d'Olmène. L'indiscrétion de la duchesse et celle des domestiques répandirent bientôt dans Paris la nouvelle de ce duel, dont on conta la cause tout à l'avantage du comte; les amis de la duchesse, le commandeur, la comtesse et la vicomtesse se chargèrent de la débiter

dans le monde. Pour rendre Alphonse odieux, il suffisoit de supprimer deux faits : l'un, qu'avant ce duel non prémédité, il avoit rompu toutes ses liaisons avec le duc et sa famille ; l'autre, que le comte avoit été le provoquer et l'insulter. On se garda bien aussi de dire qu'Alphonse n'avoit jamais eu d'enploi ou d'appointement chez le duc ; on soutint, au contraire, qu'Alphonse secrétaire du duc et comblé de ses bienfaits, avoit séduit la jeune Zoé ; qu'Herminie, par amour de l'indépendance, par haine pour la duchesse, s'étoit déclarée protectrice de cette intrigue en se sauvant et en enlevant Zoé ; qu'Alphonse enfin ayant porté au comble son insolence, le duel avoit eu lieu à la suite d'une scène, dans laquelle le comte avoit montré autant de modération que de grandeur d'âme. On

contoit un soir cette aventure chez la vicomtesse, le commandeur de Jarson en parloit avec la rancune et toute l'animosité d'un parasite, auquel toutes ses intrigues faisoient perdre deux magnifiques noces. Pour moi, disoit-il, je ne blâme le comte que d'une chose, c'est d'avoir daigné mesurer son épée avec celle *d'une espèce* qui ne méritoit que quelques coups de bâton... Monsieur le commandeur, reprit le chevalier de Normin, en donnant des coups de bâton, on peut en recevoir, et c'est une chose fâcheuse...—On les fait donner par ses valets...—Quoi! on arme *ses valets* contre un *seul homme*, on commande *à ses valets* un assassinat?.... Mon Dieu! commandeur, interrompit la vicomtesse, ne savez-vous pas que le chevalier protége monsieur Dormeuil?.... Il me semble,

Madame, reprit le chevalier, que vous avez eu aussi la *générosité* de le *protéger* un moment ?.... Ce trait malin eût embarassé une provinciale ; mais, dans un cercle, la vicomtesse répondoit toujours avec une grande bonhomie aux épigrammes qui ne pouvoient pas être entendues de tout le monde. C'est un moyen sûr de les faire tomber ; car personne alors ne les remarque, ou n'en soupçonne l'intention. Cela est vrai, dit négligemment la vicomtesse; ce jeune homme avoit un air de candeur qui m'inspira de l'intérêt, et je suis encore persuadée que, sans sa liaison avec Herminie, il auroit pu devenir un très-bon sujet. Mais quel est donc au vrai le genre de cette liaison ? demanda une femme qui étoit tout à fait étrangère à la société de la duchesse. Il est fort difficile, dit la vi-

comtesse, de répondre à cette question. C'est de l'amitié en apparence, c'est de l'amour en secret. Herminie donnoit à ce jeune homme des rendez-vous clandestins, elle lui écrivoit des billets, et tout cela, a-t-elle dit, pour lui parler de Zoé.... Elle a rompu son mariage avec son cousin, pour doter Zoé; elle a enlevé Zoé, pour la marier à Alphonse; ce dernier s'est battu avec le comte, qui n'a nulle prétention sur Zoé; arrangez tout cela, si vous pouvez.—Mais c'est de la folie.—Et une folie d'un abominable genre; une ingratitude, une effronterie, une bassesse de sentimens, une duplicité qui font horreur.....
—Mais comment madame d'Olmène ne s'est-elle pas fait rendre cette jeune personne qu'elle a élevée? — Cette petite fille a une mère en province, qui, malgré tout ce qu'elle doit à

madame d'Olmène, autorise Herminie à la garder. D'ailleurs, la duchesse n'a nulle envie de reprendre une enfant aussi ingrate, et tout à fait pervertie. — C'est affreux! — Cette pauvre madame d'Olmène me fait une pitié déchirante.— Elle est bien à plaindre.—Et d'une douceur, d'une bonté!.... Elle a pensé mourir de saisissement en apprenant le duel de son fils, elle en est encore fort malade. — C'est une personne très-intéressante. — Et du plus grand mérite; beaucoup d'esprit, un cœur excellent, un caractère solide et parfait.... C'étoit la vicomtesse qui prononçoit cet éloge du ton le plus pathétique. Le chevalier de Normin sourit, il se rappeloit que la vicomtesse avoit fait, peu de temps auparavant, de cette même personne un portrait beaucoup plus gai, et fort

différent. Mais dans le monde, si l'on a l'espoir, par ce genre d'exagération, de nuire à ceux qu'on n'aime pas, on n'hésite jamais à louer avec excès les gens qu'on estime le moins. La vicomtesse dit encore qu'il étoit aisé de prévoir le dénoûment de cette *scandaleuse* histoire. Elle prédit qu'Herminie épouseroit Alphonse, et qu'elle marieroit Zoé en province. Elle termina la conversation en assurant qu'Alphonse s'étoit sauvé en Angleterre.

CHAPITRE XXXVI.

Le déchaînement universel et les clameurs de la société contre Alphonse, Herminie et Zoé, apprirent promptement au baron toute cette histoire.

Malgré l'évasion d'Herminie, il n'étoit point brouillé avec le duc: les vieux courtisans ne se brouillent jamais légèrement; se défier les uns des autres est parmi eux un état assez habituel, mais ils ne rompent qu'à la dernière extrémité. Le baron alloit chez le duc comme à l'ordinaire. Le duc, plus dissimulé que sa femme, le recevoit parfaitement; mais la duchesse, dont un succès, de quelque genre qu'il fût, augmentoit toujours l'impertinence naturelle, traitoit le baron avec la politesse la plus sèche et la plus froide: c'est un grand succès pour les gens du monde, que d'avoir pour soi, dans une aventure particulière, mais éclatante, l'opinion publique. On affecte de dédaigner, de braver cette opinion quand elle condamne, mais elle énivre quand elle est universellement favorable. Les

amis, dans ce cas, ne manquent jamais d'exagérer, et souvent ridiculement, cette approbation publique, ils en font de l'enthousiasme et de l'admiration. D'après de semblables récits, la duchesse croyoit de bonne foi occuper fortement tous les esprits, intéresser tous les cœurs; elle se persuadoit que son éloge étoit dans toutes les bouches, et qu'elle ne pourroit reparoître en public avec son fils, sans exciter la plus vive sensation. Sa haine étoit aussi satisfaite que sa vanité: elle pensoit que tout le monde partageoit son indignation et son ressentiment; mais elle s'abusoit comme tous les gens qui ne jugent que d'après leurs désirs, leurs passions et les flatteries de leurs amis. Beaucoup de femmes, en effet, se déchaînoient contre Herminie, et surtout pour faire valoir leurs principes; mais la décision de

sa conduite, l'audace qu'on supposoit à Alphonse, l'amour qui produisoit toutes ces scènes, plaisoient assez généralement ; car il est des torts que non-seulement le monde excuse, mais qu'il aime. Cependant, comme il ne pardonne pas l'ingratitude, le déchaînement étoit réel : en même temps, beaucoup de personnes élevoient des doutes sur les bienfaits, ainsi la condamnation n'étoit que *provisoire :* le monde, au fond, n'en prononce point d'autre dans les choses qu'il ne connoît qu'imparfaitement, juge impatient de décider, mais toujours prêt à casser ses propres arrêts s'ils sont injustes. On lui reproche de changer trop facilement d'opinions, il faut l'en louer; car, s'il n'étoit pas léger, il seroit inique.

On *s'apitoya* deux jours, sur la duchesse, ensuite on s'ennuya des

complaintes de ses amis : pour varier la conversation, on lui chercha des torts, on en trouva de graves, on en supposa même qu'elle n'avoit jamais eu, et l'on finit par convenir qu'elle et le duc s'étoient attiré tous ces malheurs, et qu'ils les méritoient bien. Voilà ce qu'on gagne à faire parler beaucoup de soi, et même à son avantage.

Tout Paris s'étoit fait écrire chez la duchesse; elle avoit reçu un nombre prodigieux de visites, elle triomphoit; les grands personnages et les favoris pouvoient seuls l'approcher, elle accabloit tous les autres du poids de sa grandeur, et elle repoussoit, d'une manière presqu'insultante, le petit nombre de ceux qui avoient dans la société pris la défense d'Herminie. Quand le baron la félicita sur la convalescence de son fils, elle lui

répondit avec un ton plein d'aigreur : J'ai été bien malheureuse, mais le public m'a vengée. Et elle lui tourna brusquement le dos. Le compliment du chevalier de Normin fut reçu de la même manière. La duchesse prouvoit que l'esprit et l'usage du monde ne suffisent pas pour soutenir avec grâce et dignité un grand succès, il faut encore une âme noble et généreuse, et toute cette modeste simplicité extérieure que donne le bon goût.

Cependant l'intérieur de la famille de la duchesse étoit plus agité que jamais : le duc, très-embarrassé du compte de tutelle qu'il avoit rendu, ne pouvoit répondre aux objections des gens d'affaires d'Herminie, que par des chicanes, des subterfuges et des mensonges. D'un autre côté, il étoit furieux que la duchesse se fût

brouillée avec la baronne d'Olberg; il ne pardonnoit pas à cette dernière d'avoir confié son secret à Herminie, et de lui laisser sa fille. Néanmoins il dissimuloit avec la baronne ; il alloit la voir, et tâchoit de la raccommoder avec sa sœur ; mais la baronne, entièrement dominée par Herminie, se refusoit à la seule condition qui pouvoit cimenter cette réconciliation, celle de remettre Zoé dans les mains de la duchesse, même avec la promesse de ne plus lui parler du mariage rompu : enfin, le duc craignoit mortellement le retour de Melvil. La mort du comte eût excusé toutes les rigueurs envers Alphonse ; mais le comte n'avoit été que blessé, il se portoit bien ; Melvil ne manqueroit pas de faire révoquer la lettre de cachet ; Alphonse reparoîtroit dans le monde ; soutenu par un puissant

protecteur, il se feroit entendre à son tour, il démentiroit beaucoup de choses, il épouseroit Herminie, ou Zoé, enrichie des dons de l'amitié. . .Toutes ces réflexions décidèrent le duc à prendre un parti prompt et violent; il obtint l'ordre de transférer Alphonse à un port de mer, et de le faire embarquer sans délai pour les colonies.

Aussitôt que l'histoire du duel eut éclaté, le baron prit toutes les précautions possibles pour empêcher qu'Herminie en fût instruite, jusqu'à ce qu'il eût découvert dans quel lieu la vengeance avoit confiné Alphonse. Le baron, plus attaché que jamais à Herminie, avoit blâmé sa fuite précipitée de chez son oncle, et surtout l'enlèvement de Zoé; mais Herminie s'étoit promptement justifiée à cet égard, en lui révélant,

avec le consentement de madame d'Olberg, le secret de la naissance de Zoé.

Le baron, le moins romanesque de tous les hommes, s'étonnoit avec raison de se trouver le confident et l'agent d'une jeune personne austère dans ses principes, imprudente et téméraire dans ses démarches, dont l'esprit étoit à la fois juste, réfléchi et plein d'audace, et qu'une imagination vive et une âme généreuse et passionnée emportoit toujours au-delà de ses résolutions. Cependant ce caractère, qui impatientoit le baron, non-seulement l'attachoit, mais le dominoit: Herminie n'étoit point impérieuse, elle n'avoit jamais la pensée de commander ou d'entraîner; mais sa volonté étoit si décidée et lui paroissoit si raisonnable, on lui auroit causé tant de surprise

en s'y opposant, qu'on n'avoit pas la force d'y résister. D'ailleurs, elle n'exigeoit rien de l'amitié, elle faisoit mieux, elle montroit la persuasion la plus vraie qu'on accorderoit sans balancer ce qu'elle avoit à demander. Elle ne *prioit* point un ami (certaine d'advance d'être exaucée), elle lui *expliquoit* ce qu'elle désiroit, et elle auroit fait elle-même pour les autres, avec la même facilité, tout ce qu'elle attendoit d'eux. En se laissant guider par elle, on cédoit surtout au désir de justifier sa noble confiance; elle supposoit toujours à ses amis son désintéressement et tout le dévouement dont elle étoit capable; elle payoit par l'estime la foiblesse qu'on avoit pour elle, et elle le pouvoit; car, si elle en attendoit des choses bizarres, du moins ces folies étoient toujours généreuses ou touchantes.

Le baron fut chez Melvil prendre des informations sur Alphonse ; mais Narcisse n'y étoit plus, et le baron ne put rencontrer l'intendant qu'au bout de deux jours. Alors il apprit (ce que le public ignoroit) qu'on avoit conduit Alphonse à Pierre-Encise. Aussitôt il porta toutes ces tristes nouvelles à Herminie ; mais quelque soin qu'il eût de les lui adoucir, en l'assurant qu'on feroit révoquer la lettre de cachet, et en lui cachant le déchaînement du monde, Herminie fut au désespoir. Elle s'accusa seule de ces funestes événemens, elle trouva son amour aussi coupable qu'il étoit malheureux, et toute sa conduite inexcusable ; Alphonse en étoit la victime !..... Elle envoya sur-le-champ deux couriers, l'un en Angleterre à Melvil, pour l'instruire de tout ; l'autre à Pierre-Encise, pour

s'informer de l'état où étoit Alphonse. En même temps elle fit promettre au baron d'agir avec force pour rendre à Alphonse sa liberté. Le même jour sans consulter personne, elle prit un parti violent, celui d'attaquer son oncle en justice, pour le compte de sa tutelle. Elle lui écrivit à ce sujet, uniquement pour lui donner sa parole d'honneur qu'elle avoit pris cette résolution à l'insu du baron de Jussy. Ce fut un coup de foudre pour le duc, qui, connoissant tout le désintéressement d'Herminie, l'avoit cru jusqu'alors incapable de faire un tel éclat; il parut croire que le baron n'y avoit aucune part, voulant l'employer à pacifier cette affaire, et décidé, pour y parvenir, à faire les plus grands sacrifices: mais Herminie vengeoit Alphonse, et elle déclara nettement au baron qu'elle ne vou-

loit point d'accommodement ; néanmoins le baron laissa au duc toutes ses espérances à cet égard. Les ressentimens d'Herminie s'aigrissoient de plus en plus par l'amertume de ses inquiétudes, et par tous les rapports qu'on lui faisoit, de toutes parts des calomnies répandues dans le monde contr'elle et Alphonse par le duc, la duchesse et leurs amis. Ses regrets, son amour et sa fierté rendirent sa résolution inébranlable.



CHAPITRE XXXVII.

Le fidèle Narcisse, n'ayant pu quitter Paris que le lendemain du départ de son maître, apprit dans cet intervalle que le comte n'étoit point mort. Narcisse, furieux contre le coureur,

fut le trouver, lui proposa de se battre, et, sur son refus, lui arracha sa belle canne de coureur, lui en donna vingt coups sur les épaules, le laissa sur le carreau, et, après cet exploit, monta sur un cheval de poste, et prit à franc étrier la route de la Franche-Comté.

Mélanie, dans le deuil et dans la douleur de la mort de son respectable oncle, étoit bien loin de s'attendre au coup terrible qu'on alloit lui porter. La seule vue de Narcisse lui causa le plus affreux saisissement... Vient-il? où est-il? est-il malade? s'écria-t-elle. Narcisse, d'un air consterné, lui remit le billet d'Alphonse, qui n'expliquant rien, ne contenoit que quelques lignes qui exprimoient sa tendresse, sa douleur et son égarement... Mélanie, pâle et défaillante, interroge Narcisse; elle apprend en-

fin qu'Alphonse s'est battu avec le comte qu'il a blessé, et qu'une lettre de cachet, privant Alphonse de sa liberté, le retient prisonnier à Pierre-Encise... Alphonse est malheureux, est opprimé; Mélanie reprend tout son courage. Allez, dit-elle à Narcisse, me chercher des chevaux de poste; je vais partir, et sans aucun délai...Narcisse obéit, et la quitte.

O mon fils! s'écria Mélanie. Le monstre qui t'a donné le jour et qui te connoît, a poussé la barbarie jusqu'à te ravir la liberté! voilà donc où ont abouti ces magnifiques promesses de faire ta fortune!...... Un ordre tyrannique te plonge dans une prison, et dans un cachot peut-être!... et j'ai pu consentir à te remettre dans ces mains viles et cruelles!.... Melvil l'a voulu, et Melvil nous abandonne: la mer nous sépare! nous n'avons

plus d'amis, plus de protecteurs !. . . . Mais il te reste une mère. Seule je volerai à ton secours, seule je suffirai pour te défendre ! O mon fils ! quel sang ta main a versé ! le sang d'un frère ! . . . . Ah ! pourquoi ne m'as-tu pas parlé de cette funeste division !. . Hélas ; n'as-tu pas toi-même le droit de me reprocher de t'avoir caché l'existence et le nom de ton père ! . . . Oh ! combien notre confiance mutuelle nous eût épargné de malheurs ! . . — Mais Melvil et mon oncle vouloient te placer dans cette fatale maison ; il falloit donc te tromper ! . . . . . . Melvil m'avoit promis de veiller sur toi, de ne point te quitter ! . . . . Ma tendresse te tiendra lieu de tout. . . . . . elle me mettra au-dessus de tous les ménagemens. . . . Ce secret caché avec tant de prudence et de précautions pendant dix-neuf ans, me voilà prête

à le révéler, et publiquement, s'il le faut, pour te rendre la liberté! ..... Oh! qu'il m'en coûtera peu, pour te servir, de vaincre ma timidité, et de braver pour toi la colère, le ressentiment et la puissance de notre oppresseur!.. Ces gémissemens s'exhaloient du fond d'un cœur déchiré. Cependant cette malheureuse mère avoit le courage de tout préparer pour son départ, de mettre en ordre ses papiers, afin de prendre avec elle tous ceux qui pouvoient lui être utiles.

Narcisse revint avec des chevaux, Mélanie n'emporta qu'une malle faite à la hâte, et, suivie de Narcisse et de Zama, elle partit sur-le-champ pour Paris.

. . . .

CHAPITRE XXXVIII.

Mélanie voyagea nuit et jour, mais elle fut obligée de s'arrêter, faute de chevaux, à vingt lieues de Paris. Quand on est dans une grande affliction, la plus grande des consolations est de voyager avec un espoir et un but relatifs à sa douleur : on a de la force alors, tant qu'on chemine, mais elle abandonne dès qu'on est obligé de s'arrêter. Mélanie se jeta sur un lit qu'elle baigna de larmes .... L'unique objet de son affection avoit besoin de ses secours, elle ne pouvoit plus agir pour lui ; affreuse inaction, dans laquelle on n'a plus d'énergie que pour souffrir! Cependant, vers le milieu de la nuit, Mélanie tomba

dans ce profond abattement, seul calme des véritables douleurs et qui les suit toujours, quand la religion préserve du désespoir. Mélanie cessa tout à coup de réfléchir et de penser; un sommeil agité vint suspendre ses maux pendant quelques heures.

Mélanie ne put se remettre en route qu'à sept heures du matin. Arrivée à Paris, elle se fit conduire à une auberge; elle ne s'y arrêta que le temps nécessaire pour s'habiller convenablement en grand deuil; ensuite elle monta dans une voiture de louage et se rendit à l'hôtel d'Olmène. Mélanie étoit décidée à parler au duc; mais elle frémissoit en pensant qu'elle alloit revoir cet homme plus abhorré que jamais, et qu'elle se trouveroit seule quelques momens avec lui!.... Lorsqu'elle arriva près de la porte du duc, elle la vit s'ouvrir

pour donner passage à une voiture. La porte aussitôt se referma; et lorsque Mélanie se présenta, on lui dit que le duc et la duchesse étoient sortis; elle étoit sûre du contraire, ayant vu entrer une voiture, et sachant par Narcisse que le duc, ce jour même de la semaine, donnoit toujours un grand dîner, et recevoit du monde toute la soirée.

Mélanie descendit de son fiacre, et demanda au Suisse la permission d'entrer dans sa loge pour écrire un billet; ce qui lui fut accordé.

Elle s'assit dans la loge; on lui donna une plume, de l'encre et un mauvais morceau de papier, et elle feignit d'écrire. Au bout de dix minutes, elle entendit une voiture arrêter. On frappe; un laquais vient nommer au Suisse le Baron de Jussy: il étoit sur la liste. Le Suisse sort

pour aller ouvrir la porte. Mélanie, dans ce moment, se trouve seule dans la loge ; aussitôt elle s'échappe ; elle voit que les carosses s'arrêtent sous la voûte ; elle aperçoit l'escalier, elle s'y glisse, et reste sur la première marche en s'appuyant sur le mur.... La voiture du baron avance, il descend, Mélanie lève son voile noir, et saisit le bras du baron, en disant : Protégez-moi, Monsieur, je me confie à vous!.... Le baron stupéfait est aussi frappé de la beauté de cette inconnue que de son action. Mon Dieu! Madame, lui dit-il, que puis-je faire?....—M'obtenir un demi-quart d'heure d'audience de M. d'Olmène ; je vous en conjure, Monsieur, au nom de tout ce qui vous est cher ; vous ferez une bonne action ; ne refusez pas une étrangère infortunée que des événemens déplorables for-

cent à cette démarche hardie, malgré sa répugnance et la timidité de son caractère.... Venez, Madame, reprit le baron vivement ému, venez, je me charge de vous introduire. A ces mots, il lui donne la main, il monte avec elle, et la prie d'attendre dans la pièce qui précède le salon. Non, Monsieur, dit la tremblante Mélanie, ne me quittez pas; faites-lui dire que vous voulez lui parler..... Le baron y consent; un valet de chambre est chargé de cette commission, et deux minutes après, le duc paroît. Il avance, et en voyant Mélanie qui avoit baissé son voile, il demande au baron quelle est la dame qui lui donne le bras. Ayez la bonté, répondit le baron, de passer un moment dans votre cabinet, et vous le saurez. Mélanie étoit exactement de la taille d'Herminie, et le duc ne douta point

que ce fût elle que le baron lui ramenoit. Cependant, ces longs habits de grand deuil l'étonnoient; mais il pensa que c'étoit une bizarrerie sentimentale, qui se rapportoit au duel d'Alphonse et du comte dont elle étoit la cause. Il imagina en même temps qu'elle venoit l'implorer pour Alphonse, et il se promit de profiter de cette circonstance pour renouer, s'il étoit possible, le mariage de son fils. Le duc précédant le baron et Mélanie, prend le chemin de son cabinet. Mélanie le suit en tenant toujours fortement le baron par le bras, comme si elle eût craint qu'il ne s'échappât; mais il étoit retenu par la plus vive curiosité qu'il eût éprouvée de sa vie.... On entre dans le cabinet. Il faisoit encore grand jour, il n'étoit que six heures et demie du soir. Le duc s'assied. Mélanie et le baron

restent debout, et le duc prenant sur-le-champ la parole: Herminie, dit-il, je vous reconnois à la singularité de cette action: épargnons-nous l'un à l'autre de vaines explications et des reproches superflus; je devine que vous venez me demander grâce pour le jeune Dormeuil; je vous déclare qu'ayant été l'agresseur, son affaire est très-mauvaise: le roi a été indigné que mon protégé, logé chez moi, de l'état le plus subalterne, ait eu l'insolence de provoquer mon fils et de le forcer à se battre. Si je laisse aller la sévérité royale, ce jeune homme est perdu; mais je vous dirai sans détour que je puis le sauver. Epousez mon fils, signons le contrat ce soir, et je fais révoquer la lettre de cachet. Je rends à Dormeuil sa liberté, j'approuve son mariage avec Zoé, et j'ajoute cent mille francs à

sa dot. Vous pouvez à ce prix sauver ce jeune homme; car je ne vous cache pas qu'il y va de sa tête; sans l'hymen que je vous propose, je ne ferai rien pour lui; car je n'ai nulle raison d'employer mon crédit pour cet étranger indigne de mes bienfaits par son insolence et sa noire ingratitude.

Qu'on se figure, s'il est possible, les sentimens divers qui dûrent agiter et bouleverser l'âme de Mélanie pendant ce discours!... Mais elle avoit eu le courage de l'écouter sans l'interrompre, afin de profiter de l'erreur du duc pour connoître ce qu'il pouvoit faire pour Alphonse. Elle avoit même fait comprendre au baron, par un signe d'intelligence en lui pressant le bras, qu'elle vouloit entendre le duc jusqu'au bout. Quand il eut cessé de parler, pour toute réponse elle leva son voile.... L'as-

pect affreux d'un spectre n'eût pas causé plus d'effroi à son persécuteur: malgré tant d'années écoulées, il ne put méconnoître ce visage céleste qu'il étoit impossible d'oublier. Mélanie n'avoit pas encore trente-trois ans, et sa beauté, conservée par des mœurs si pures et par un genre de vie si simple, étoit dans tout son éclat. Le duc pâlit, se lève en tressaillant, et retombe sur sa chaise en se cachant le visage avec ses deux mains.... Le baron confondu ne sait que penser; cependant il croit devoir se retirer: il fait un mouvement pour sortir, Mélanie le retient. Oh! ne me quittez point, s'écria-t-elle; je ne veux pas rester seule avec cet homme!... je veux un témoin.... L'imposteur ose dire qu'il n'a nulle raison de s'intéresser à cet *étranger!*... Ce jeune infortuné, qui n'a dû le jour

qu'à la plus infâme violence faite à une enfant de treize ans, Alphonse est mon fils, et ce barbare est son père!... A cette déclaration, les yeux du baron se remplissent de larmes; sa pitié, son admiration pour Mélanie égalent l'horreur et le mépris que le duc lui inspire, et tous ses traits expriment avec énergie ce qu'il éprouve. Le duc furieux se lève, la rage domine en lui la honte; il balbutie, mais il éclate, il menace Mélanie. Calmez-vous, Monsieur, dit le baron; écoutez Madame, et soyez sûr qu'elle ne manquera pas de défenseurs.... Oh! je n'en veux point, interrompit Mélanie, qui craignoit de devenir la cause d'une querelle sanglante. Monsieur, poursuivit-elle, en s'adressant au baron, vous dont j'ignore le nom, vous qui, sans me connoître, avez consenti, en me

trouvant à la porte de cette maison, à m'introduire ici, daignez n'être pour moi qu'un simple témoin ; je ne veux, pour me défendre, que mon innocence et mon malheur. A ces mots, se retournant vers le duc : Je vous demande, dit-elle, d'écrire dans l'instant au ministre qui distribue les lettres de cachet, et de manière à faire révoquer sur-le-champ celle de mon fils. Je porterai moi-même votre billet : si j'obtiens sans délai l'ordre de remettre mon fils en liberté, je vous promets un secret inviolable sur cette scène et sur la naissance du malheureux Alphonse, et je demanderai une parfaite discrétion à cet égard au témoin qui nous écoute.... Mais si vous me refusez, ou si le ministre rejette ma réclamation, je ferai retentir de mes plaintes tous les tribunaux, je les porterai au

pied du trône, j'en prouverai la justice par deux lettres de vous adressées à mon oncle.... Rien ne m'arrêtera; la pudeur, et non la honte, m'a fait cacher ce funeste secret; je n'ai point d'aveu pénible à faire, je révélerai un grand crime, mais c'est le vôtre.... Que dis-je, un crime! combien n'en ai-je pas à dévoiler! la mort de la malheureuse Sanite, le sang versé de votre fils, ces deux frères inconnus l'un à l'autre, et fratricides sans le savoir! Père dénaturé! vous avez vu leur inimitié avec indifférence; qu'avez-vous fait pour les rapprocher et pour les réunir?.... et vous avez sacrifié sans pitié celui qui n'étoit connu que de vous!... Il y va de sa tête, dites-vous, barbare! et vous avez sollicité l'ordre qui le prive de sa liberté, et qui met sa vie en danger! Qui vouliez-vous con-

duire à l'échafaud ? un jeune homme de dix-neuf ans, plein de vertus, et votre fils !. . Au sein de la prospérité, vous avez pu vivre sans remords ; mais une mère désolée vous l'annonce, vous ne mourrez point sans punition. . . . . . Ne perdons plus de temps, décidez-vous, répondez. . . . .

A ce discours pressant et terrible, le duc hors de lui, perd la tête, déraisonne et veut résister encore. Pensez-y, reprit Mélanie, je vais vous déshonorer à la face de l'univers ! Tout l'édifice trompeur de vos fausses vertus va s'écrouler !. . . . Vous qui m'avez ôté l'honneur, rendez-moi mon fils, et je vous pardonne !. . Ne comptez plus sur cette modestie si timide, qui jusqu'ici m'a fait cacher mon malheur, comme on cache une foiblesse ; mon fils n'a plus que moi pour le protéger ; il est en péril,

puis-je craindre de me déclarer sa mère!.. Rendez-moi mon fils!.... Eh bien! dit le duc terrassé, que faut-il faire?.. Mélanie lui présente une plume, et il trace d'une main tremblante le billet qu'elle lui dicte. Alors Mélanie s'empare de la lettre et sort précipitamment: le baron la suivit; et lorsqu'il fut avec elle sur l'escalier, il lui proposa de la mener à Versailles chez le ministre. Non, dit-elle, je ne veux compromettre personne, j'irai seule; mais je n'oublierai jamais votre générosité et le service que vous venez de me rendre. Le baron lui demanda son adresse, afin d'aller savoir le succès de sa démarche auprès du ministre. Ils se séparent, et le baron vole à Panthemont pour instruire Herminie de cet étrange évènement.

CHAPITRE XXXIX.

Le baron naturellement si calme et si froid, arriva au parloir d'Herminie dans un état d'agitation qui la frappa. Vivement questionné, il annonce d'abord qu'il apporte de bonnes nouvelles, et qu'Alphonse recouvrera bientôt sa liberté. Ensuite il commença la longue narration de cette étonnante aventure. Il fut interrompu mille fois par les exclamations d'Herminie, dont l'indignation contre le duc fut portée au comble par ce récit: en même temps elle se passionna pour cette belle et jeune Mélanie, mère d'Alphonse. Mon cher baron, dit-elle, comment ne l'avez-vous pas suivie à Versailles?—Elle

ne l'a pas voulu. — Pourra-t-elle obtenir sur-le-champ une audience du ministre, seule, sans conducteur, inconnue à tout le monde? — Elle se présentera avec la lettre du duc, elle sera admise sur-le-champ; d'ailleurs, avec sa beauté, son esprit, son âme et son excellente tête, on obtient tout. — Elle sait que son fils est à Pierre-Encise? — Oui, et en revenant de Versailles, elle i a elle-même le délivrer.. — L'infortunée manque peut-être d'argent!....... ah! mon ami, ne la laissons pas faire ainsi cent vingt lieues toute seule; elle aura besoin du moins de protection...partez avec elle... Le baron fut un peu surpris de cette proposition; mais il connoissoit Herminie; il savoit qu'elle ne proposoit rien légèrement, et que nul raisonnement ne lui feroit abandonner une idée inspirée par son

cœur : ainsi, ne voulant pas se donner la mauvaise grâce d'une résistance inutile : Je l'accompagnerai volontiers, répondit-il, si elle y consent : je ne serai certainement pas arrêté par la crainte de me faire un ennemi mortel du duc d'Olmène, c'est un malhonnête homme que je ne reverrai de ma vie. Et songez, dit Herminie, qu'Alphonse est le fils du frère de mon père, c'est pour moi un devoir de l'aimer et de le servir.. Ce devoir sera bien rempli, reprit le baron en souriant, car je crois qu'Alphonse est votre cousin germain de beaucoup *plus près* que le comte d'Olmène ; le *sang* vous parle clairement en faveur.... Oui, de l'opprimé. Ainsi, mon ami, vous irez à Pierre-Encise avec cette angélique et touchante Mélanie ? — Je vous le promets. Vous avez fini par faire de

moi un personnage de roman, je mettrai souvent beaucoup de gaucherie dans ce rôle si nouveau pour moi ; mais avec les leçons d'Herminie, de quoi ne viendroit-on pas à bout ?

Herminie renvoya le baron à neuf heures et demie du soir ; il avoit calculé que Mélanie ne pouvoit être de retour de Versailles, en supposant une extrême diligence, qu'entre minuit et une heure ; et il convint avec Herminie qu'il alloit l'attendre à son auberge, promettant d'écrire à Herminie, pour lui donner de ses nouvelles aussitôt qu'il la reverroit.

CHAPITRE XL.

Un événement très - inattendu rendit inutiles toutes les combinaisons du baron et d'Herminie. Au moment où Mélanie et le baron sortoient du cabinet du duc, ce dernier qui, pendant même que Mélanie lui parloit, avoit réfléchi au danger pressant de sa situation, sentit qu'il étoit perdu, si Mélanie voyoit le ministre; car le duc n'avoit obtenu qu'à force de mensonges les ordres rigoureux dont Alphonse étoit la victime: d'ailleurs, dans un entretien avec le ministre, Mélanie apprendroit qu'Alphonse n'étoit plus à Pierre-Encise, et qu'un ordre souverain l'avoit entraîné à un port de mer, pour le faire embarquer

et l'envoyer aux colonies. Et que ne devoit-on pas attendre de cette mère si sensible et si courageuse, lorsqu'elle apprendroit cette terrible nouvelle ! elle étoit capable d'aller se jeter aux pieds du roi, et d'effectuer toutes ses menances. Dans cette extrémité, le duc pensa qu'il falloit employer tous les moyens violens et tous les artifices pour empêcher Mélanie d'aller a Versailles, et de donner la lettre qu'il avoit été forcé d'écrire. Melanie et le baron étoient à peine hors de son cabinet, qu'il sonne précipitamment et demande son chasseur qui accourt : le duc lui ordonne avec rapidité de suivre la voiture de la dame en deuil qui sort de chez lui, de se prendre de querelle avec son cocher, afin de retarder sa course d'une grande demi-heure ; ensuite de suivre de nouveau cette voiture jus-

qu'à l'auberge où elle s'arrêtera, et de venir le rejoindre à la hâte chez le lieutenant de police où il va se rendre. Le duc imaginoit bien que Mélanie retourneroit à son auberge pour y attendre des chevaux de poste, afin d'aller à Versailles avec la plus grande diligence possible. Le chasseur obéit: le duc, deux minutes après, sort, descend dans sa cour pleine des voitures attelées des personnes qui sont en visite chez la duchesse; il prend celle qui se trouve sous sa main, c'étoit celle du chevalier de Normin, car il eût été trop long, pour son dessein, de faire mettre des chevaux. Il se fait conduire à toute bride chez le lieutenant de police, avec lequel il étoit intimement lié. Il demande à lui parler en particulier, et le prie de lui donner un ordre pour faire arrêter sur-le-champ une vile courti-

sanne, cause du duel de son fils : il désire qu'on la conduise au couvent des *Madelonettes* pour cette nuit seulement, afin qu'après s'être assuré d'elle, il ait le temps d'aller à Versailles, pour y obtenir la lettre de cachet qui confinera pour la vie cette femme dans un monastère, à deux cents lieues de Paris. Le lieutenant de police, rempli d'*urbanité* et d'égards pour M. le duc d'Olmène, n'hésite pas à lui rendre ce petit service qui paroît l'intéresser vivement, trop heureux de pouvoir, à si peu de frais, lui prouver son zèle et son attachement. Dans ce plan rapide, le duc voyoit l'avantage d'échapper au danger pressant et certain du moment, et c'étoit beaucoup. Mélanie, renfermée pour toujours dans un cloître et comme une criminelle, bien surveillée et ne pouvant écrire,

nourriroit en vain sa douleur et ses ressentimens; Alphonse, banni au-delà des mers, sans appui, sans argent, n'offroit du moins qu'un sujet d'inquiétude incertaine et vague. Le vieux Dormeuil n'existoit plus; Mélanie avoit dit un mot sur sa mort, et ce mot, recueilli par le duc, donnoit la certitude que cette infortunée, désormais sans famille et sans parens, ne seroit jamais réclamée. Le baron de Jussy, à la vérité, étoit un témoin dangereux; mais voudroit-il se faire un ennemi irréconciliable pour une personne qu'il n'avoit vue qu'un moment? et même s'informeroit-il du sort de Mélanie? Au reste s'il avoit cette curiosité, il seroit facile de l'abuser par des fables. Le retour de Melvil étoit plus inquiétant; mais on pourroit aussi se tirer de cet embarras à force d'artifices et de menson-

ges. Enfin il s'agissoit d'échapper à un éclat déshonorant, prompt et terrible; des inconvéniens éloignés ne pouvoient ni effrayer, ni arrêter. Telles avoient été les réflexions du duc; et même durant son entrevue avec Mélanie, passé le premier moment d'étonnement et de stupeur, il n'avoit songé, en l'écoutant, qu'aux moyens de la tromper et de la perdre.

Le duc n'étoit que depuis trois quarts d'heure chez le lieutenant de police, lorsque son chasseur y accourut; il avoit parfaitement fait sa commission: l'auberge de Mélanie étoit à peu de distance de l'hôtel du lieutenant de police; le chasseur y avoit vu descendre Mélanie qui n'avoit pu s'y faire attendre par des cheveaux de poste, parce qu'en allant chez le duc, elle ignoroit la demeure du ministre auquel il falloit qu'elle

s'addressât : c'étoit le baron qui lui avoit dit qu'elle devoit aller à Versailles. Le chasseur, en rôdant autour de l'auberge, avoit appris qu'on venoit d'envoyer chercher des chevaux de poste. Le duc, déjà muni de l'ordre d'arrestation, le donna à l'exempt, qu'on avoit fait venir avant l'arrivée même du chasseur. L'exempt part suivi de quatre hommes, et en peu de minutes il arrive à l'auberge de Mélanie ; il monte à son appartement il laisse ses gens à la porte, entre seul, s'avance vers Mélanie, et lui lit l'ordre dont il est porteur... La surprise et le saisissement de Mélanie la rendent muette pendant quelques instans ; mais rappelant promptement son courage et sa présence d'esprit : Monsieur, dit-elle, une erreur seule a pu faire donner un ordre aussi étrange ; ne puis-je au moins être

admise en présence de celui qui l'a signé ? je suis sûre, s'il daigne m'entendre, de me justifier...

A ces mots, l'exempt sourit ; Monseigneur le lieutenant de police, dit-il, auroit beaucoup d'affaires, s'il étoit obligé d'écouter les raisons et les justifications des personnes qu'il fait arrêter. Un lieutenant de police est un ministre, Madame, il n'est pas fait pour entrer dans ces petits détails. Tandis que l'exempt, d'un ton sec et capable, donnoit une si belle idée de la dignité de son maître, Mélanie réfléchissoit profondément aux moyens d'échapper à cette nouvelle persécution, et malheureusement elle n'en trouvoit aucun. Cependant l'exempt la presse de le suivre, en disant qu'on lui a recommandé la plus grande célérité. La malheureuse Mélanie alloit céder à

son triste sort, lorsqu'elle entendit dans le corridor un tumulte affreux; elle reconnut la voix de Narcisse en fureur. Mélanie s'élance vers la porte, l'ouvre et voit Narcisse un pistolet à la main, menaçant les quatre hommes, et les ayant obligés déjà à quitter la porte, autour de laquelle on les avoit postés. L'un d'eux ayant fait quelque résistance, Narcisse, d'une seule main, l'avoit terrassé..... Arrêtez, Narcisse, s'écria Mélanie, je vous défends toute violence..... L'exempt s'avança pour interposer son autorité. Partez, lui dit Narcisse, partez avec vos gens, laissez en paix ma maîtresse..... L'exempt voulut prendre Mélanie par le bras pour l'emmener: Laissez-la, vous dis-je, reprit Narcisse en se jetant entr'elle et lui, laissez-la, ou je vous brûle la cervelle.... L'exempt recula: Mélanie,

prête à s'évanouir, tomba dans les bras de Zama qui l'avoit suivie, et qui la porta dans sa chambre. . . Dans ce moment, deux jeunes officiers qui soupoient dans cette auberge, accourent au bruit avec leur épée sous leurs bras; un garçon d'auberge leur dit en passant que la cause de ce tapage est une jolie fille que la police veut faire mettre dans une maison de force, et que son domestique défend. . . Les jeunes gens disent que, puisqu'elle est jolie, il faut la sauver; ils se précipitent dans le corridor, l'épée à la main, et mettent en fuite les quatre hommes, sans en blesser aucun. L'exempt avoit disparu dès le commencement du combat, dans l'intention d'aller chercher main-forte. Les jeunes officiers, maîtres du champ de bataille, entrèrent cavalièrement dans la chambre de

Mélanie, croyant trouver une courtisanne; Mélanie étoit encore dans les bras de Zama, dans un état affreux de saisissement. Cette belle personne, d'une blancheur éblouissante, appuyée sur le sein d'une négresse, offroit un tableau si frappant, que les deux officiers, saisis d'admiration, restèrent un instant immobiles; . . . . . . ensuite ils s'avancèrent, et leurs exclamations, leurs louanges causèrent à Mélanie une frayeur d'un nouveau genre: épouvantée, elle se leva, et retrouva des forces pour fuir. . . Dans cet instant la porte se rouvre; on voit paroître un homme d'une taille et d'une figure imposantes, et décoré du cordon rouge, ordre si respectable aux yeux des militaires, puisqu'il étoit le prix de la valeur: c'étoit le baron du Jussy; Mélanie va se jeter dans ses bras avec

transport, en s'écriant : O mon libérateur ! vous allez me sauver !. . . Les deux jeunes officiers connoissent leur méprise, et se hâtent de se retirer. . . Le baron, vivement attendri, auquel Narcisse venoit de conter en gros cette aventure, questionne Mélanie, et achève d'en apprendre tous les détails. Soyez tranquille, lui dit-il, je me charge de tout ; il est près de dix heures, et trop tard pour aller ce soir à Versailles ; mais demain matin, j'aurai l'honneur de vous y conduire moi-même. En attendant, Madame, je vais vous procurer pour cette nuit un asile digne de vous. . . . Mélanie exprima sa reconnoissance dans les termes les plus touchans ; le baron lui donna le bras et l'emmena, en disant à Zama de prendre un fiacre, et de venir les rejoindre à l'abbaye de Panthemont. Le baron

rencontra sur l'escalier l'exempt qui revenoit suivi d'une douzaine d'alguazils : l'exempt connoissoit le baron, et fut très-étonné de le voir donnant publiquement le bras à une femme qu'on vouloit mettre aux Madelonettes. Le baron lui dit que le lieutenant de police avoit été trompé. Au reste, ajouta-t-il, je vais conduire Madame à l'abbaye de Panthemont, elle y sera reçue à bras ouverts, et vous pouvez en être témoin en suivant ma voiture ; de là nous irons ensemble chez M. le lieutenant de police, et je lui expliquerai toute cette affaire. Le baron accompagna cette proposition d'un rouleau de vingt-cinq louis qu'il glissa furtivement dans la main de l'exempt. Tout s'arrangea, les alguazils furent congédiés, le baron monte dans sa voiture avec Mélanie, l'exempt s'é-

tablit dans le fiacre de Zama, et l'on partit pour Panthemont. Le baron devina sans peine l'auteur de ce noir complot, mais Mélanie s'obstinoit à penser que tous ces incidens n'étoient que les résultats d'une méprise. Elle ne concevoit pas que la haine pût donner tant d'activité ; car, disoit-elle, il seroit impossible d'en avoir davantage pour sauver ce qu'on aime !... Mélanie ignoroit qu'Herminie fût dans un couvent, elle avoit seulement compris, par le discours du duc, qu'elle n'étoit plus chez lui. Mélanie eut un grande mouvement de joie, en apprenant qu'elle alloit voir cette jeune personne aimée par Alphonse, et qui prenoit à lui un si tendre intérêt ; et le baron jouissoit d'avance du bonheur qu'alloit éprouver Herminie, en donnant pendant quelques instans un asile à Mélanie.

On arrive à Panthemont ; des princesses du sang habitant cette abbaye, les portes extérieures ne s'y fermoient qu'à dix heures et demie. Le baron conduit Mélanie dans un parloir, et fait avertir Herminie qui accourt aussitôt. La beauté de Mélanie et une légère ressemblance avec son fils firent dans l'instant reconnoître à Herminie la mère d'Alphonse; elle fait un cri de surprise, s'élance vers la grille, en tendant les bras à Mélanie : tandis que ces deux personnes, si dignes de la tendresse l'une de l'autre, s'embrassoient avec la plus vive affection, le baron instruisoit en peu de mots Herminie de tout ce qui venoit de se passer. Herminie vola chez l'abbesse. Un instant après, Mélanie fut admise dans l'intérieur du couvent : Herminie vint

la recevoir à la porte, et la conduisit dans son appartement.

CHAPITRE XLI.

QUAND deux femmes sensibles et spirituelles, entre lesquelles nulle rivalité ne peut exister, se passionnent l'une pour l'autre, rien ne peut surpasser la vivacité de cette espèce d'enthousiasme et le charme de la confiance qui en résulte ; car une femme seule peut bien entendre et parfaitement comprendre une femme.

Mélanie et Herminie passèrent la plus grande partie de la nuit à s'entretenir ; Mélanie porta au comble l'horreur d'Herminie pour le duc, en lui contant son histoire. Ensuite on ne parla plus que d'Alphonse ;

Herminie avoua ses sentimens, ainsi que ses projets : quelle douceur elle trouvoit à confier le secret de son amour à celle qui devoit y prendre tant d'intérêt ! Elle étoit certaine, sans doute, que ce secret ne seroit pas tout à fait trahi ; mais, au fond du cœur, elle ne comptoit pas sur une entière et parfaite discrétion, et cette idée ne diminuoit rien de sa confiance. Mélanie vouloit en vain s'opposer à la générosité d'Herminie, ou du moins en modérer l'excès : Non, non, disoit Herminie, je ferai avec autaut de joie que d'exactitude tout ce que j'ai annoncé ; et n'est-ce pas s'enrichir que de partager sa fortune avec ce qu'on aime ? C'est bien alors qu'on jouit davantage de ce qu'on a donné que de ce qu'on possède ! J'ai arrangé ma destinée, et elle sera fort heureuse. J'ai sacrifié

l'amour à la raison, à la réputation d'Alphonse, à la mienne: ce sentiment que tout réprime, s'éteindra quand j'aurai formé l'union d'Alphonse et de Zoé. Mon amitié pour cette enfant charmante est devenue une tendresse de mère, depuis que la Providence l'a remise entièrement dans mes mains. Le bonheur de ces deux êtres chéris formera celui de mon avenir; je passerai le reste de ma jeunesse loin d'Alphonse et de Zoé; durant ce temps, libre, riche, indépendante, je voyagerai; ensuite je me rapprocherai d'eux, et par conséquent de vous; nous vivrons en famille, je m'applaudirai de mon ouvrage et de mes sacrifices!.... à moins d'un grand attachement, l'hymen jamais n'eût fait mon bonheur. J'ai de l'indépendance dans le caractère, et de la singularité dans les idées;

cependant je connois les devoirs d'une femme; j'aurois été sans doute une épouse soumise, mais j'aurois senti le joug, et c'est le porter à regret. Je pense avec délices que je resterai libre, maîtresse de mon sort, de mes démarches, et que je n'aurai de compte à rendre qu'à l'amitié, et non à un maître.

Cet entretien se prolongea jusqu'au jour; enfin, Herminie engagea Mélanie à se reposer quelques heures. A huit heures du matin, le baron étoit au parloir; il apprit aux deux amies que, la veille, en les quittant, il s'étoit rendu chez le lieutenant de police, et que celui-ci, pour se justifier d'une violence inexcusable, n'avoit point hésité à lui dire que le duc d'Olmène étoit venu solliciter avec ardeur cet ordre de douze heures, pour une *courtisanne*, cause

cause du duel de son fils, et qui devoit être enfermée, le lendemain, par lettre de cachet et pour le reste de ses jours. Ainsi vous voyez, poursuivit le baron, que cet homme pervers a perdu la tête; il ne recueillera de ce noir complot que honte et déshonneur... Ah! dit Mélanie, qu'Alfonse me soit rendu, je lui pardonne tout; je ne désire pas d'autre vengeance...

Mélanie se hâta de prendre congé d'Herminie, et après le plus tendre embrassement, elle sortit du couvent, et partit pour Versailles avec le baron.

CHAPITRE XLII.

Mélanie et le baron furent admis dans le cabinet du ministre. Mélanie, sans révéler son secret, et sans se plaindre de son barbare persécuteur, présenta sa lettre, et demanda l'élargissement d'Alphonse. Le ministre, bien éloigné d'imaginer que cette belle personne, qui ne paroissoit pas avoir plus de vingt-cinq ans, pût être la mère d'un jeune homme de dix-neuf ans, supposa qu'elle étoit sa sœur, et que sa beauté avoit adouci les ressentimens du duc. La présence du baron l'engageant à se justifier d'avoir donné si promptement une lettre de cachet, il commença par répéter contre Alphonse

plusieurs calomnies atroces inventées par le duc; alors Mélanie éclata, en s'écriant que le duc étoit un imposteur et un scélérat. Le ministre étonné regarda le baron, comme pour lui demander raison de cet étrange emportement. Ces expressions sont fortes, mais parfaitement justes, dit froidement le baron; Madame en a toutes les preuves. Cette affaire pourroit être la matière d'un procès terrible, et j'y déposerois comme témoin. Ces paroles, prononcées gravement par un homme universellement estimé, firent une profonde impression sur le ministre; il réfléchit un moment, ensuite il dit: Je vois moi-même quelque chose de très-louche dans la conduite de M. le duc d'Olmène; par exemple, Madame, il me demande dans cette lettre, et d'une manière très-pres-

sante, de rendre à M. Dormeuil sa liberté, et il sait que vraisemblablement ce jeune homme n'est plus à Pierre-Encise, puisqu'il a sollicité et obtenu l'ordre de le transférer à un port de mer pour l'envoyer aux îles... A ces mots, Mélanie montra un si violent désespoir, que le ministre en fut effrayé; et pour la calmer, il lui dit (ce qu'il ne pensoit pas) qu'il étoit très-possible que ce dernier ordre n'eût pas encore été exécuté, et qu'Alphonse fût encore à Pierre-Encise.... Il ajouta qu'il alloit donner l'ordre le plus formel de le remettre en pleine liberté, ce qu'il fit à l'instant même. Mélanie reçut cet écrit, en disant au baron : Puisqu'il me reste un rayon d'espoir, je vais partir pour Pierre-Encise. En effet, en sortant de chez le ministre, elle envoya chercher des chevaux de poste,

et elle prit aussitôt la route de Lyon, n'ayant que le baron dans sa voiture. Que le chemin lui parut long, et combien son cœur et son imagination la firent souffrir durant ce voyage! O mon Alphonse! s'écrioit-elle, si je ne te trouve pas, j'irai au port de mer où le despotisme t'entraîne; je passerai, s'il le faut, les mers pour te rejoindre... Avec quel courage je m'exposerois à tous les dangers des plus effrayantes navigations pour te revoir et pour te ramener!.... O toi que j'emportai, dans ton enfance d'une autre partie du monde, comme le seul bien que la fortune m'eut laissé, pourrois-je hésiter à quitter l'Europe pour me réunir à toi!... Non, la haine n'aura pu t'exiler dans un séjour innaccessible, il n'en est point de tel pour une mère qui cherche son enfant!

Fusses-tu dans un désert ou dans la contrée la plus sauvage et la plus barbare, j'y saurai pénétrer?... Avec l'espoir de te consoler ou de te rejoindre, est-il un péril que je puisse redouter! et quelle fatigue seroit au-dessus de mes forces, quand je la souffrirai pour toi!..

En parlant ainsi, avec des yeux élevés au ciel et noyés de larmes, Mélanie oublioit absolument que le baron étoit à ses côtés: seule avec sa douleur, elle ne pouvoit plus avoir une affection, et moins encore une idée étrangère à son fils; elle n'étoit plus susceptible d'amitié, de reconnoissance; l'amour maternel, justement alarmé, semble effacer du cœur tout autre sentiment, du moins tant que dure le danger qui l'inquiète.

Enfin on arrive à Lyon, et bien-

tôt à Pierre-Encise.... Mélanie s'élance hors de la voiture;... le premier objet qui la frappe est Narcisse avec un visage consterné... Il avoit pris les devans, chargé de s'instruire du sort de son maître. Eh bien! s'écria douloureusement Mélanie, il n'est plus ici?.... où l'a-t-on conduit?...... partons.... Non, répond Narcisse, avec une voix étouffée par ses sanglots... non... il est ici... mais...— Achève de m'arracher le cœur...— Hélas! il est mourant et sans connoissance!.... A ces terribles paroles, une pâleur mortelle se répand sur les traits de Mélanie: elle chancelle, le baron veut la soutenir, elle le repousse, et saisissant le bras de Narcisse: Guidez-moi dit-elle... et elle se met en marche. On entre dans la citadelle, le baron montre l'écrit du ministre, toutes les portes s'ou-

vrent, on conduit Mélanie dans une petite chambre obscure, elle approche en frissonnant, elle aperçoit sur un lit de sangle le malheureux Alphonse, défiguré, pâle, immobile, et les yeux fermés... Mélanie tombe, et se traîne sur ses genoux au chevet du lit... Alphonse n'avoit auprès de lui ni garde, ni médecin; il étoit seul et à la dernière extrémité!.... Mélanie saisit ses mains glacées étendues sur le lit, elle l'appelle en vain par les plus tendres noms; l'infortuné ne peut plus répondre à cette voix gémissante et chérie!.... O mon fils s'écrie-t-elle, c'est donc ainsi que je devois te revoir! renfermé dans une prison, abandonné de la nature entière et sur le bord de la tombe!... Je suis là, je meurs près de toi, et je te vois immobile et muet!.... Quoi! j'exhalerai mon dernier sou-

pir sans obtenir de toi un seul regard! ta malheureuse mère expirera sur ton sein, sans le sentir palpiter, sans recueillir une larme filiale!.... Oh! peut-être hier encore m'appelois-tu! peut-être, dans ce cruel abandon, implorois-tu mon secours, et je ne pouvois accourir!.... du moins nous mourrons ensemble.... En disant ces paroles, elle laissa tomber sa tête sur le lit, ses yeux se fermèrent, et elle s'évanouit. Le baron la prit dans ses bras, et l'emporta dans un logement voisin qui se trouvoit vide. Il envoya chercher le médecin de la citadelle, et au bout d'une demi-heure, Mélanie reprit l'usage de ses sens; elle avoit cru mourir en perdant connoissance, elle ne revint à la vie qu'avec étonnement et désespoir; elle pensoit que son fils n'existoit plus. Le médecin lui dit qu'il

respiroit encore. Alors Mélanie, en versant un déluge de larmes, le conjura de ne le pas abandonner ; elle se plaignit de n'avoir trouvé près de lui, ni prêtre, ni garde. On lui répondit qu'il avoit reçu tous ses sacremens avec la piété la plus exemplaire, et que le prêtre ne l'avoit quitté que pour un instant..... Mélanie voulut retourner dans sa chambre, elle y trouva un vénérable ecclésiastique, qui, après lui avoir confirmé ce qu'on venoit de lui dire de la piété d'Alphonse, ajouta qu'il étoit chargé de faire tenir à mademoiselle Mélanie Dormeuil, un paquet contenant deux lettres, l'une pour elle, et l'autre pour le duc d'Olmène...

A ce nom détesté, Mélanie frémit, elle se nomma et reçut le paquet des mains de l'ecclésiastique, qui, d'après le désir qu'Alphonse lui avoit

exprimé en le lui confiant, la pria de lire sur-le-champ ces deux lettres. Mélanie tombe sur une chaise; d'une main tremblante elle rompt le cachet, elle trouve les deux lettres, et à travers un nuage de pleurs, elle lit la sienne qui contenoit ce qui suit :

« Souillé d'un crime affreux, je « ne puis regretter la vie, la mienne « n'est plus digne de vous être con- « sacrée! du moins c'est le remords « qui la termine.... Je dois souffrir, « et je m'y résigne... Mais vous êtes « la victime de mes égaremens, tout « mon courage succombe à cette « idée!.... O vous, objet du plus « tendre, du plus profond sentiment « de ce cœur déchiré, je ne réclame « point votre générosité, je la con- « nois, et sans y recourir, j'en attends « tout; je serois ingrat, si dans ce

« moment j'implorois mon pardon.
« Hélas! je ne redoute point votre
« colère, je ne crains que vos regrets
« et votre douleur; je vois vos lar-
« mes et les miennes inondent ce
« papier! .... Je souffre tout ce que
« vous souffrirez! .... La tendresse
« filiale peut seule se représenter
« l'affliction maternelle! ..... Quoi!
« lorsque vous en sentirez toute l'a-
« mertume, je ne pourrai plus la
« partager! Quand vous gémirez, je
« jouirai d'un éternel repos! Puisse
« cette pensée qui confond ma rai-
« son, s'offrir à vous et modérer vos
« douleurs!... Mon crime et ma mort
« vous ravissent toutes vos espé-
« rances et vous font perdre le fruit
« de dix-neuf ans de soins et de
« bienfaits! .... Que dis-je! vos bien-
« faits! ah! jouissez du moins du
« plus précieux de tous! .... Je vous

« dois les sentimens religieux qui
« me fortifient ; je répète les canti-
« ques et les hymnes que j'appris
« de votre bouche dans les jours
« heureux de mon enfance ; j'in-
« voque le Dieu de miséricorde qui
« pourra seul vous consoler et nous
« réunir dans son sein paternel, et
« j'adoucis ainsi par mes souvenirs
« et par mes espérances l'horreur de
« mes derniers momens ! . . . . O ma
« mère ! à cette heure suprême, où
« tous les projets de l'ambition et
« tous les rêves de l'amour s'éva-
« nouissent comme des ombres, je
« ne trouve plus que vous dans cette
« âme dégagée de ces liens terres-
« tres, vous y remplacez les passions
« humaines, et vous y confondant
« avec la piété, vous la remplissez
« toute entière ! Affection pure et
« sacrée, je vous emporterai dans

" la tombe, vous êtes la vertu elle-
" même, et la vertu ne meurt point;
" unie à la reconnoissance due au
" Créateur, vous embellirez, vous
" enchanterez mon immortalité!....
" Adieu, ma bienfaitrice, ma mère!
" plaignez et bénissez l'infortuné qui
" n'a pu vivre pour honorer votre
" tendresse, et pour vous rendre
" heureuse!...".

La lettre adressée au duc d'Olmène, ne renfermoit que ces mots:

" Je n'ai nul espoir de pardon,
" mais la religion m'ordonne de vous
" le demander; j'obéis à sa voix sou-
" veraine!.... Daignez songer que
" je n'ose l'implorer que sur le bord
" du cercueil!.... Je vous ai privé
" d'un fils, mais je pouvois échap-
" per à votre vengeance; je m'y suis
" livré volontairement et je meurs
" victime de mon repentir!.... Je

« rétracte des imprécations insen-
« sées, et c'est prosterné, que je
« demande au ciel de vous consoler
« et de prolonger vos jours ! . . . ».

Qui pourroit peindre l'effet que ces lettres produisirent sur le cœur de la plus sensible mère ! . . . . Elle connut (ce que Narcisse lui avoit caché) qu'Alphonse croyoit avoir tué son frère ! . . . et son désespoir n'avoit point de bornes, en pensant qu'il emportoit au tombeau l'idée d'un crime qu'il n'avoit pas commis, et qu'on auroit pu le ramener à la vie en lui ôtant cette funeste erreur ! . . . . Elle donna au baron la lettre adressée au duc, en disant : Envoyez-la à ce barbare, c'est un devoir que la religion seule pouvoit faire remplir !... Cependant Alphonse vivoit encore, et Mélanie vouloit envoyer à Lyon, chercher le médecin le plus célèbre

de cette ville; on l'assura que celui de la prison étoit le meilleur du pays, et que, s'il étoit possible d'espérer un miracle, celui qui avoit suivi toute la maladie pourroit seul le faire. Le médecin montra un grand redoublement de zèle, et promit de passer les deux nuits suivantes, et Mélanie et le baron pensèrent qu'on n'en devoit point appeler d'autre. Le surlendemain, Alphonse parut se ranimer un peu, Mélanie se pencha sur son lit, en l'appelant et en lui criant que le comte d'Olmène n'étoit point mort..... Elle répéta plusieurs fois inutilement ces paroles; enfin tout à coup Alphonse entr'ouvrit les yeux: Mélanie pousse un cri, fond en larmes, et tombe à genoux pour remercier le ciel!..... Les yeux obscurcis du malade ne distinguoient aucun objet, il les referma, mais en

disant d'une voix foible : J'entends sa voix ! .... Oui, mon enfant, s'écria Mélanie, oui, c'est ta mère qui t'appelle et qui te presse dans ses bras.... tu n'es point fratricide, le comte d'Olmène est rétabli de ses blessures..... Alphonse ne répondit point, il parut replongé dans son état léthargique ; ..... le médecin parvint à lui faire avaler quelques gouttes d'une potion fortifiante, et au bout d'un quart d'heure, il rouvrit les yeux en disant : Je l'entends toujours ! ... Mélanie, transportée, saisit sa main qu'elle inonde de larmes ; Oh ! dit Alphonse, on pleure ! c'est elle ! .... A ces mots, il la regarde, la reconnoît, et l'expression la plus touchante anime ce visage toujours couvert des ombres de la mort.... Mélanie enfin lui fit comprendre que le comte d'Olmène existoit, et que

ses blessures étoient guéries; Alphonse eut de la peine à le croire, et lorsqu'un serment solennel l'eut convaincu, il tendit les bras à Mélanie, et ses pleurs coulèrent sur le sein maternel....On le crut sauvé, quoiqu'il n'eût repris qu'une connoissance imparfaite; mais bientôt sa tête s'embarrassa, et il retomba dans un état désespéré qui dura plus de quinze jours sans laisser au médecin une lueur d'espérance. La malheureuse Mélanie passa toutes ces nuits; tout ce que le baron put obtenir d'elle, fut de se jeter deux ou trois heures par jour sur un lit de sangle qu'on avoit tendu à côté de celui de son fils....

Le seizième jour au matin, le médecin, excédé de fatigue et de veilles, déclara qu'il alloit se coucher, et qu'il n'y avoit plus rien à faire; il

dit tout bas au baron qu'Alphonse ne passeroit pas la journée.

Mélanie immobile et glacée, au chevet du lit de son fils, ne parloit plus, ne pleuroit plus, elle attendoit avec un affreux saisissement le coup mortel qui devoit mettre fin à sa vie, en terminant celle de l'unique objet de toutes ses affections! . . . A midi, Narcisse vint lui dire que Melvil, revenu d'Angleterre, étoit là, et demandoit à entrer. Au nom de Melvil, Mélanie fit un mouvement qui exprimoit l'indignation, et elle ne répondit rien; le baron se leva, et fut chercher Melvil qu'il amena au bout de quelques minutes. . . Quel spectacle s'offrit aux regards de Melvil! . . . Mélanie méconnoissable à ses propres yeux, et son ami expirant! . . . Inondé de larmes, et hors d'état de proférer une seule parole, Melvil va

tomber aux pieds de Mélanie; elle détourne la tête en lui disant d'une voix éteinte: Le voilà, cet infortuné que je vous avois confié sous la promesse de veiller sur lui, et de ne le point quitter!... vous l'avez abandonné... O Dieu, s'écria Melvil, j'ignorois tout, ses lettres étoient interceptées; un ordre absolu, inattendu, me forçoit de partir, et je ne m'éloignois que pour quinze jours!....
— Ce temps a suffi pour sa perte. — J'amène avec moi le plus grand médecin de Paris et de l'Europe.—Ah! vous l'amenez trop tard!... mais qu'il entre. A ces mots, Melvil se lève et va chercher le docteur T*******. En voyant cet homme célèbre, Mélanie se ranima un peu; le docteur se fit rendre compte de la maladie, et trouva qu'on l'avoit mal traitée; il ne donna aucune espérance, néan-

moins il prescrivit plusieurs remèdes. Mélanie vit agir autour du lit de son fils, et du moins ce mouvement qui sembloit annoncer l'espoir de soulager le malade, la sortit de sa stupeur.... La journée entière s'écoula sans aucun changement apparent dans l'état du malade; de temps en temps le docteur lui tâtoit le pouls, mais en gardant toujours un profond silence, et son air, à la fois recueilli, imposant et sévère, ne permettoit à personne d'oser le questionner. Quel personnage important qu'un médecin d'une grande réputation auprès du lit d'un malade chéri et en danger! ... Comme tous les yeux sont fixés sur lui! comme on observe sa physionomie! comme on épie tous ses mouvemens! comme on recueille ses paroles! avec quelle crainte on l'interroge! avec quel res-

pect, quelle affection on lui parle! Il semble qu'on ait l'espoir de le séduire et de le gagner pour en obtenir un jugement favorable. Que sa profession paroît belle et sublime! il peut sauver ce qu'on aime!...

Sur le soir, le docteur, en tâtant le pouls d'Alphonse, dit tout haut: Nous aurons une crise cette nuit; s'il la supporte, je répondrai demain de sa vie. A ces paroles, Mélanie joint les mains et retrouve des larmes..... Elle prit ses Heures, et se mit à prier avec toute la ferveur de l'espérance. La crise eut lieu vers le milieu de la nuit, le malade la soutint parfaitement, et le médecin prononça qu'il étoit hors de danger. A cette déclaration, Mélanie, hors d'elle-même, se jette avec transport au cou de Melvil: O mon ami! s'écria-t-elle, comment pourrai-je jamais m'acquit-

ter envers vous ! . . . . . . Ah ! répondit Melvil en la serrant dans ses bras, vous le pourriez si facilement ! . . . . . Que ce moment de joie et de bonheur soit l'époque de la félicité entière de ma vie. . . Je vous dois les jours d'Alphonse, dit Mélanie ; n'êtes-vous pas sûr de disposer à votre gré de ma destinée ? Vous êtes donc à moi ! s'écria Melvil. Mélanie ne put répondre ; Alphonse s'agitoit et paroissoit reprendre un peu de connoissance. Mélanie courut à son lit ; Alphonse reprit toute sa tête, il se retrouva avec délices dans les bras de Mélanie, en apprenant que le comte d'Olmène jouissoit d'une parfaite santé ; car il ne lui restoit qu'une idée confuse de tout ce que Mélanie lui avoit dit avant ce jour. Mélanie ne lui laissa pas ignorer qu'il devoit la vie à Melvil. Alphonse prit dans

ses mains les mains de sa mère et celles de son ami, il les unit ensemble, et Mélanie s'engagea solennellement à combler tous les vœux du fidèle et généreux Melvil. Le bon Narcisse, ressuscitant avec son maître, déclara qu'il n'auroit pu lui survivre. Le baron, malgré sa froideur habituelle, prit à toutes ces scènes touchantes le plus vif et le plus tendre intérêt. Mélanie, rendue à l'amitié, en recouvrant le bonheur, sut exprimer au baron, avec le charme qui lui étoit particulier, toute la reconnoissance qu'elle lui devoit ; et le soir même, elle écrivit à Herminie, et lui envoya un courier.

CHAPITRE XLIII.

Le baron, en voyant Mélanie affranchie de ses mortelles inquiétudes, vouloit retourner à Paris ; mais Mélanie lui demanda quelques jours, afin de jouir avec lui de son bonheur. Le baron y consentit. Le courier qu'avoit envoyé Herminie, retardé par une chute de cheval et grièvement blessé, n'étoit arrivé à Pierre-Encise que long-temps après le baron ; et ce dernier, voulant du moins retarder ces désastreuses nouvelles, le retint encore quelques jours, enfin il le renvoya. Herminie apprit dans quel état se trouvoit Alphonse ; plusieurs lettres du baron n'avoient fait que la préparer peu à peu à cette

accablante nouvelle. Dans ce moment, Melvil, revenu d'Angleterre, et ayant reçu le courier d'Herminie, vint la voir, et partit aussitôt pour Pierre-Encise, portant au baron une lettre foudroyante de l'inconsolable Herminie; car, même en voulant servir les gens passionnés, on ne parvient jamais à les contenter. Herminie reprochoit au baron de ne l'avoir pas avertie sur-le-champ du danger d'Alphonse, parce qu'elle auroit fait, disoit-elle, ce que faisoit Melvil, en envoyant un excellent médecin: elle ne réfléchissoit pas qu'on n'envoie pas ainsi à volonté les grands médecins à cent lieues, pour un malade inconnu, et que Melvil n'avoit pu décider le docteur T****** que parce qu'il étoit son ami, et que le docteur lui avoit eu les plus grandes obligations.

Le baron écrivit à Herminie la lettre suivante :

« Vous pouvez, ma chère Herminie vous livrer avec moi à toute « la vivacité de votre caractère, car « j'ai pesé vos défauts et vos vertus, « et j'ai trouvé que l'on doit vous « aimer malgré vos injustices passagères. Le plus grand médecin de « Paris pouvoit seul sauver cet intéressant jeune homme, et soyez persuadée que, malgré la décision de « votre volonté, le docteur T****** « n'auroit nullement fait pour vous « cent vingt lieues, sans s'arrêter « avec l'idée de trouver le malade « mort depuis deux ou trois jours. « Je vous ai épargné trois semaines « de tourmens, vous m'en remerciez « d'un manière fort agréable; mais « je n'ai qu'une pensée, c'est que « ce courier-ci vous rendra fort

" heureuse. Quand vous souffrez, " je ne puis que vous plaindre, " quand vous êtes dans la joie, je " la partage: ainsi je ne sais pas " trop dans quel moment je pourrois " me fâcher contre vous.

" Vous m'avez jeté dans les gran- " des aventures, vous m'avez forcé de " jouer un petit rôle dans *le drame* " le plus singulier du monde, et en " vérité, pour un débutant, je ne " m'en suis pas mal tiré. Première- " ment (compte fait), j'ai passé à " deux reprises cinq nuits auprès " du chevet de notre malade: je ne " vous dis pas cela pour me van- " ter, car je suis sûr que vous pen- " serez que je n'aurois pas dû me " coucher une seule fois. Seconde- " ment, mes *stoïques yeux* ont " pleuré en deux ou trois occasions, " et c'est beaucoup pour moi. Mais

« savez-vous dans tout ce roman
« quelle est l'héroïne qui me touche?
« Je vous en demande pardon, ma
« chère Herminie, ce n'est pas vous,
« c'est cette jeune mère innocente
« et déshonorée, douce, passionnée,
« courageuse, également remplie de
« pudeur et d'énergie; cette femme
« sans vanité, si belle et si sauvage;
« cette femme qui n'a connu que
« l'affection la plus pure et la plus
« naturelle, et qui n'a aimé qu'un
« seul objet. Comme elle est mère,
« cette bonne et sensible Mélanie!
« qui pourroit ne pas s'intéresser à
« elle! cependant elle m'a causé de
« terribles frayeurs, lorsqu'elle crut
« que son fils étoit aux Indes; elle
« n'hésitoit pas à former le dessein
« de l'aller chercher; et comme j'au-
« rois été un monstre à vos yeux, si
« je l'eusse abandonnée, je me trou-

« vois engagé à faire le tour du monde
« avec une personne que je ne con-
« noissois que depuis vingt-quatre
« heures, et elle projetoit, comme la
« chose du monde la plus simple,
« d'aller chercher son fils dans *des*
« *déserts* et dans les *pays les plus*
« *barbares*. Je me voyois égaré sur
« les mers, luttant contre les tem-
« pêtes ou mangé par les sauvages,
« le tout pour obéir à vos commande-
« mens et pour mériter votre con-
« fiance. Enfin, j'en suis quitte pour
« la peur, et je jouis du tableau que
« j'ai sous les yeux, il est véritable-
« ment touchant. Melvil, éperdû-
« ment amoureux de Mélanie, doit au
« docteur T******* la vie de son
« jeune ami et la main de sa maî-
« tresse. Il faut que Melvil, malgré
« toute l'innocence de Mélanie, soit
« décidé à quitter le monde en épou-

" sant une personne qui s'est dé-
" clarée mère d'un enfant naturel.
" Le *qu'en dira-t-on* n'est nulle-
" ment méprisable tant qu'on reste
" dans la société, car aucun homme
" ne peut supporter les sottes ques-
" tions et les impertinences faites pu-
" bliquement. Il est des rôles bi-
" zarres qui font un bon effet dans les
" romans, et qu'il est impossible de
" jouer avec dignité dans un grand
" cercle. Le monde, indulgent pour
" tant de torts niés avec effronterie,
" ne tolère jamais les gens qui sem-
" blent s'accuser eux-mêmes en pa-
" roissant embarrassés de leur situa-
" tion. Ce qui me fâche, c'est que
" tous ceux qui ignoreront l'histoire
" de Mélanie, regarderont avec rai-
" son Melvil eomme un homme
" déshonoré. Aussi je conterai cette
" histoire à tout ce que je connois,

« et j'ai déjà commencé. Le cheva-
« lier de Normin, qui n'est paresseux
« pour écrire que lorsqu'il faut ré-
« pondre, et non lorsqu'ils s'agit de
« questionner, m'a écrit deux let-
« tres pour m'interroger sur mon
« voyage ; il savoit déjà plusieurs
« choses ; il étoit chez la duchesse
« le jour de l'apparition de Mélanie
« à l'hôtel d'Olmène : quand la porte
« du salon s'ouvrit, il entrevit cette
« figure en deuil et voilée ; il ques-
« tionna tous les valets de chambre :
« l'un d'eux qui l'avoit vue quand
« elle me parla sans voile, lui dit
« que cette inconnue étoit d'une
« beauté merveilleuse. Le chevalier
« sut par son cocher, dont le duc
« le même soir s'étoit servi, qu'on
« l'avoit conduite chez le lieutenant
« de police. Le chevalier fut chez
« ce magistrat, et apprit toute l'a-

" venture de l'arrestation, et je lui ai
" mandé le reste. Il est instruit main-
" tenant de manière à déjouer toutes
" les calomnies des amis de la du-
" chesse. Le duc d'Olmène connoî-
" tra enfin qu'il existe une Providence
" à laquelle nul grand coupable ne
" peut échapper. La cupidité de
" cet homme pervers sera punie par
" la perte de son procès contre vous,
" et son hypocrisie par un déshonneur
" éclatant.

" Mais vous, ma chère Herminie,
" que deviendrez-vous dans tout ce-
" ci ? Je vois un nuage sur votre
" destinée qui me fait beaucoup de
" peine. Pour vous mettre dans l'im-
" possibilité de faire un mariage in-
" digne de vous, vous avez imaginé
" de vous créer une rivale, et de
" vous dépouiller de la moitié de
" votre fortune : n'eût-il pas mieux

“ valu vous distraire d'une idée ex-
“ travagante, et vous guérir d'une
“ passion sans espérance ?... Brouil-
“ lée avec votre famille, renonçant
“ à l'hymen, seule, isolée et si jeune,
“ que deviendrez-vous ?.... N'em-
“ ployerez-vous jamais la raison su-
“ périeure dont vous êtes douée,
“ qu'à tirer parti du malheur au
“ lieu de vous en garantir, et qu'à
“ réparer des fautes, et non à les
“ éviter ?...

“ La convalescence d'Alphonse se-
“ ra longue ; durant ce temps vous
“ allez vous monter la tête en rece-
“ vant les lettres de Mélanie et en
“ lui écrivant... Alphonse dans trois
“ semaines retournera à Paris ; vous
“ avez connu le danger du tête-à-
“ tête ; croyez-moi, n'en accordez
“ plus, fût-ce la veille du mariage
“ de Zoé.... Songez que désormais,

[illegible]

Hermini

tout c

vot

beaucoup

dans l'in

mariage i

vous avez imagin

rivale, et

de la moitié

fortune : n'eût-il

“ en autorisant par vos sentimens
“ ceux d'Alphonse, vous ne seriez
“ plus qu'une bienfaitrice hypocrite
“ et qu'une amie perfide. Songez que
“ vous ne devez vous occuper que
“ du soin d'éteindre une passion
“ devenue criminelle par les enga-
“ gemens solennels que vous avez
“ pris, et soyez certaine que l'amour
“ illégitime qui ose s'appuyer sur la
“ vertu, afin de se nourrir en secret
“ sans remords, est le plus dangereux
“ de tous.

“ Adieu, ma chère Herminie, vous
“ me trouverez peut-être un censeur
“ sévère; mais pensez en même
“ temps que je suis aussi votre ami
“ le plus ancien et le plus fidèle.”

CHAPITRE XLIV.

Tandis qu'Alphonse rendu à la vie soignoit sa santé, afin de reprendre ses forces épuisées, et de se mettre en état de faire une longue route, de grandes scènes se passoient à Paris. Les gens d'affaires d'Herminie poussant vivement sa procédure contre le duc; le procès fut jugé, Herminie le gagna pleinement. Ce procès mit au jour toute la mauvaise foi d'une tutelle frauduleuse, et déshonora le duc en le ruinant. En même temps, l'histoire étonnante de Mélanie, généralement connu, causoit dans la societé une véritable rumeur; une belle personne, qui a passé la première jeunesse, intéresse vivement jusqu'aux femmes même, surtout quand on sait qu'elle est timide et

sauvage, et qu'elle ne paroîtra jamais dans le grand monde. On savoit, à n'en pouvoir douter, tous les détails du crime du duc, de la naissance d'Alphonse, du duel des deux frères, de la conduite énergique et maternelle de Mélanie, et de la perfidie du duc à son égard; le lieutenant de police et le ministre avoient parlé; le chevalier de Normin, défenseur d'Alphonse et d'Herminie, réduisoit au silence la vicomtesse, la comtesse et le commandeur; ce dernier ne concevoit pas que l'on pût s'intéresser si vivement à Mélanie, à une femme assez dépourvue *d'usage du monde*, pour avoir eu l'idée de forcer la porte d'un grand seigneur, et de s'introduire chez lui, comme une *aventurière;* il blâmoit aussi fort aigrement le baron de la protection qu'il accordoit à cette in-

connue, contre un homme chez lequel il avoit dîné si souvent!..

Il étoit impossible de cacher tous ces événemens à la duchesse; ce fut une source intarissable de divisions entr'elle et son mari, car Alphonse étoit né depuis son mariage: pour comble de malheur, le ministre en faveur, qui haïssoit le duc, profita de cette occasion pour le perdre; il conta toute cette histoire au roi, et le lendemain, le duc, sa femme et son fils, furent exilés dans une de leurs terres, à cent lieues de Paris. La comtesse d'Olberg, sœur de la duchesse, et toujours brouillée avec elle, n'hésita point à la suivre dans son exil; elle partit et fut la rejoindre. Herminie écrivit à son oncle, pour lui proposer, dans les termes les plus respectueux, tous les arrangemens, et même toutes les

réductions qu'il pourroit désirer, relativement aux sommes qu'il devoit lui restituer. Tous ces procédés sont nobles; mais il faut dire, à la louange des mœurs du siècle passé, que l'opinion à la cour et dans le grand monde les prescrivoit en quelque sorte. Il existoit alors de la modération dans la prospérité, et un extrême respect pour le malheur.

CHAPITRE XLV.

Au bout de trois semaines de convalescence, Alphonse fut en état de se mettre en route; le baron, depuis douze jours, étoit parti. Comme Melvil ne vouloit plus se séparer d'Alphonse et de Mélanie, il fut convenu qu'il recevroit à Lyon la main de Mélanie, que l'on ne séjourneroit qu'un mois à Paris, et qu'ensuite

on feroit le voyage d'Italie. En effet, le mariage se fit à Lyon, à la pointe du jour, sans aucune cérémonie ; et le lendemain, Melvil, au comble de ses vœux, partit pour Paris avec sa nouvelle épouse et son jeune ami.

Alphonse connoissoit enfin la générosité héroïque d'Herminie ; il lui savoit gré surtout de ne lui avoir point parlé, en lui proposant d'épouser Zoé, de la fortune considérable qu'elle lui assuroit. Non, disoit-il à Mélanie et à Melvil, je ne veux point m'enrichir de la dépouille de la généreuse Herminie ; je n'épouserai point une personne que je n'aime pas, et quand mon cœur est rempli d'une passion malheureuse... l'hymen n'est pas fait pour moi ; c'est à vous deux que je consacrerai ma vie, et je ne me plaindrai point de mon sort. Mais, dit Melvil, Zoé est char-

mante, elle vous aime; Herminie me mande qu'elle a été bien touchante durant votre maladie, et que sa pâleur et sa maigreur prouvent à quel point elle a souffert. Alphonse soupira et changea d'entretien.

On arriva à Paris; le comte et la comtesse de Melvil se rendirent dans leur maison des Champs-Elysées; Alphonse s'y retrouva avec un sentiment douloureux, en se rappelant les scènes cruelles qui s'y étoient passées; mais ces tristes souvenirs furent effacés par l'idée que le sort de sa mère étoit fixé de la manière la plus heureuse, et qu'il étoit chez elle. Le soir même Alphonse apprit l'exil du duc et de sa famille; il conjura Melvil d'agir auprès du ministre, son ami, pour faire rappeler le duc, et Melvil le promit. Alphonse exigea que cette démarche fût faite sans

retard, et Melvil partit sur-le-champ pour Versailles, où il fut obligé de rester trois jours. Pendant ce temps, Mélanie passoit toutes ses journées à Panthemont; Alphonse, qui n'osoit ni ne pouvoit revoir Herminie, restoit renfermé dans son appartement, attendant avec impatience sa mère, afin de parler d'Herminie. Les deux amies, dans leurs entretiens tête-à-tête, ne parloient aussi que de lui, et Mélanie un matin avoua à Herminie que l'idée qui surtout entretenoit la passion d'Alphonse pour elle, étoit l'espoir secret d'être aimé: Avec cette pensée, ajouta Mélanie, il ne consentira jamais à se marier. Eh bien! dit Herminie, il faut la lui ôter, je le dois et je le puis, car je ne lui ai jamais fait l'aveu positif de mes sentimens; je veux avoir un dernier entretien avec lui, envoyez-le

moi. Mon bonheur, mon honneur même est engagé à le déterminer à épouser Zoé, cette pensée me donnera la force et la dissimulation nécessaires pour le décider. Je ne voulois plus le revoir, mais un si pressant intérêt l'emporte sur toutes mes résolutions. Persuadez-lui bien, reprit Mélanie, que vous n'avez jamais eu que de l'amitié pour lui, et je vous réponds de son consentement. Il suffit, répondit Herminie, ne perdez pas un instant, envoyez-le moi sur-le-champ. Mélanie sortit précipitamment.



CHAPITRE XLVI.

HERMINIE, en attendant Alphonse, voulut se composer et se préparer à cette scène de dissimulation; mais

elle éprouvoit une agitation que chaque minute augmentoit : une violente palpitation de cœur, une impatience secrète, mêlée de la joie la plus vive, ne lui permettoient pas de se recueillir, et moins encore de choisir ses pensées ; elle n'en avoit qu'une seule, elle se répétoit intérieurement : *Je vais donc le revoir !* .... Bientôt elle se représenta son trouble, et le sien s'en accrut.... Enfin, elle entend une voiture s'arrêter, on sonne au parloir, elle est prête à s'évanouir ; la porte s'ouvre, Alphonse paroît ! .... Herminie veut se lever, ses jambes tremblent, elle retombe sur sa chaise.... Alphonse, de son côté, s'approche de la grille en chancelant... Il s'assied en silence, tous les deux se regardent et fondent en larmes... Herminie, au désespoir de sa foiblesse, essuie ses pleurs, et

prenant la parole d'une voix mal assurée : Alphonse, dit-elle, vous voyez le pouvoir d'une véritable amitié.... j'ai voulu vous parler.... et de l'intérêt le plus cher à mon cœur, —Dieu! quel est-il?—Ah! c'est le vôtre!.... —Vous ne me parlerez donc que de vous.... —Alphonse, quittez ce langage, je ne puis l'écouter sans manquer aux devoirs les plus sacrés... j'ai mis entre nous deux des barrières insurmontables....—Ah! cruelle! ne deviez-vous pas vous confier à ma délicatesse, à la pureté de mes sentimens pour vous? pouvois-je être assez insensé pour oser prétendre à votre main?.... Quand l'honneur ne me l'eût pas défendu, ne savois-je pas que votre orgueil eût toujours rejeté mes vœux!....—Mon orgueil! ah! si j'avois pu y compter, me serois-je liée de tant

d'autres manières !.... — Herminie ! vous m'aimez !.... —Vous me demandez l'aveu d'un crime ! — Je vais partir, je vais m'éloigner, nous ne nous reverrons plus ; du moins épanchons nos âmes dans ce dernier entretien, et qu'un instant de bonheur nous dédommage des chagrins passés et des peines à venir.... Mais non, vous ne m'aimez point, vous ne me sacrifierez pas un seul préjugée.... — Ingrat, vous me les faites mépriser tous ; je hais ce monde qui condamneroit notre union, je m'en suis séparée, je n'y veux jamais reparoître ; je dédaigne la fortune que je ne puis partager avec vous.... — Eh bien ! renoncez-y, allons dans quelque contrée solitaire vivre l'un pour l'autre, connus seulement de Mélanie et de Melvil ; eux-mêmes doivent fuir le monde ; consacrons

notre existence à l'amour et à l'amitié...... — L'amitié! juste ciel! et Zoé, que deviendroit-elle? — Enrichissez-la, cherchez-lui un époux qui puisse l'aimer.... — Mais elle, qui pourroit-elle aimer après vous!... Grand Dieu! j'ai donc manqué à toutes mes résolutions, j'ai donc trahi tous mes sermens, je ne suis plus qu'une femme foible, inconséquente et criminelle!.... Alphonse, prenez pitié de moi, je ne puis vivre sans ma propre estime, aidez-moi à la reconquérir; que notre amour ne soit point une passion vulgaire, sacrifions-la généreusement, rendez-moi digne de vos regrets.... Voulez-vous me perdre, me déshonorer? voulez-vous que ma vie soit souillée par la plus indigne trahison?.... Non, non, Herminie, s'écria Alphonse, c'est assez pour moi que vous ayez daigné m'ou-

vrir votre cœur ; je sens comme vous que tout nous sépare, et quand j'aurois sur vous un empire absolu, pourrois-je supporter que vous fussiez moins admirée de Mélanie ?.... Il faut renoncer au bonheur, et nous dire un éternel adieu ; mais gardons notre liberté. Vous êtes décidée à conserver la vôtre, pourquoi voulez-vous enchaîner la mienne ? Que nos destinées soient semblables, qu'un grand sacrifice les ennoblisse, que du moins, libres l'un et l'autre, l'affection secrète de nos cœurs soit toujours un lien entre nous, et que sa constance, loin d'être un crime, nous épure et nous élève à nos propres yeux. O ciel ! interrompit Herminie, que dites-vous ?...... Ah ! songez que mon repos et ma réputation dépendent de cet hymen. Si vous refusez la main d'une jeune personne, belle,

riche, remplie de talens, et qui vous aime, notre intelligence ne sera plus un mystère; vous me perdez dans l'opinion publique, et vous me faites jouer le rôle le plus odieux... J'aurai trompé, trahi mon amie, j'aurai fait son malheur.... Je sais que ma conduite n'est qu'un tissu d'imprudences, je sais qu'en formant le projet de vous unir à Zoé, j'aurois dû ne vous laisser jamais soupçonner mes sentimens; mais le mal est fait, il faut y remédier. Nous voulons faire le sacrifice de notre amour, il faut que ce sacrifice assure notre honneur, et qu'il soit sincère; et n'est-il pas illusoire, si nous restons libres tous deux? Ah! je n'ai que trop appris à ne plus compter sur mes résolutions! et vous-même, Alphonse, ne vous étiez-vous pas promis de ne me jamais parler de vos sentimens? Mettons-

nous dans l'impossibilité de manquer désormais à des engagemens prescrits par le devoir. Epousez Zoé.... Jamais, s'écria Alphonse; je ne donnerai point à ce que j'aime l'exemple de l'infidélité; car vous pourriez soupçonner de l'inconstance dans ce cruel sacrifice, puisque Zoé est jeune et belle..... J'aurois moins de répugnance à l'épouser, s'il vous paroissoit impossible que l'on pût devenir amoureux d'elle... —Vous me désespérez. — Je fuirai, je ne reviendrai pas en France, si vous l'exigez; mais tant que vous serez libre, je veux l'être aussi, et m'unir, du moins par la pensée, sans crime et sans remords, au seul objet que je puisse aimer. Zoé n'est qu'une enfant, elle n'a jamais goûté le charme enivrant d'un amour mutuel; il sera facile de la guérir d'un sentiment qui ne

peut-être que dans son imagination; vos bontés la mettent en état de faire l'établissement le plus brillant; elle m'oubliera sans effort, et vous n'aurez rien à vous reprocher; quant à votre réputation, mon exil volontaire la conservera pure et sans tache..... Herminie ne répondit qu'avec distraction; accablée de tristesse, rêveuse, préoccupée, elle venoit de prendre son parti. Le reste de l'entretien fut contraint et pénible, et les adieux déchirans; Herminie s'arracha du parloir dans un état inexprimable de consternation, d'abattement et de douleur.

CHAPITRE XLVII.

En sortant du parloir, Herminie envoya chercher le baron, avec ordre de lui dire qu'elle avoit à lui parler,

pour l'affaire la plus importante et la plus pressée. En l'attendant, elle s'enferma seule dans son cabinet. Alors donnant un libre cours à ses pleurs : Ah! qu'ai-je fait, s'écria-t-elle, où m'a conduit enfin ma folle présomption ?...Alphonse!... comme il a détruit mes projets, bouleversé sans retour ma destinée!.... Hélas! sans y penser, il m'a prescrit le dernier sacrifice que je puis faire, lorsqu'il a dit : *Tant que vous serez libre, je veux l'être;* et en ajoutant ces paroles : *J'épouserois Zoé, s'il étoit impossible de devenir amoureux d'elle.*.... C'est donc à moi de m'immoler!...... Adieu, rêveries séduisantes; adieu, charme secret d'un amour malheureux et mutuel!.... Je vais quitter un monde idéal, mais enchanté, créé par mon imagination, et rempli de vertus ar-

bitraries ou chimériques ; je vais descendre de cet échafaudage de sentimens exagérés et d'héroïsme impossible, où le sublime n'est qu'en vains projets, où les résolutions les plus généreuses ne produisent que des chutes déplorables, parce qu'elles sont sans principes, et qu'elles n'ont pour base que l'orgueil et la présomption ! .... Je vais renoncer à ces trop chères illusions, pour rentrer dans la route unie du devoir, dont l'amour m'avoit arrachée ! Là, si tout est monotone et sévère, du moins tout est calme et tranquille. Le bonheur n'est pas enivrant ; mais, fruit heureux de la raison, de la droiture et de la persévérance, il est solide et durable. Là, point de vives émotions, point d'élan ; il faut seulement marcher d'un pas égal et ferme. .... Dans cette carrière ob-

cure et fortunée, la vertu ne veut point briller, nul éclat ne l'environne ; au-dessus des récompenses humaines et des louanges, elle dédaigne la gloire, se cache dans l'ombre, et ne cherche que la paix et la vérité !.... Ah ! telle doit être sans doute la destinée d'une femme, ce sera la mienne, hélas ! dois-je m'en plaindre !.... Cette dernière réflexion adoucit un peu l'amertume des chagrins d'Herminie, mais ses larmes couloient toujours !.... Au bout d'une heure et demie, on vint l'avertir que le baron l'attendoit au parloir. Elle s'y rendit aussitôt. Le baron, en l'apercevant, fut étonné de l'altération qu'il remarqua sur sa physionomie. Herminie, troublée, saisie, tomba sur un siége, en mettant ses deux mains sur son visage. Bon Dieu! s'écria le baron, qu'avez-vous, et

qu'est-il arrivé ? Baron, dit Herminie d'un ton solennel, m'aimez-vous ? Beaucoup trop peut-être, répondit-il en souriant. Eh bien! reprit Herminie, il faut me le prouver en me promettant de consentir à tout ce que je veux faire pour Zoé, et en acceptant ma main.... —Votre main! moi vous épouser!.....—Je suis perdue si vous hésitez.....—Vous! m'offrir votre main! c'est un coup de désespoir, je m'en doutois....—Je n'ai plus d'autre ressource au monde..... — Au nom du ciel, expliquez-vous. — Il n'épousera jamais Zoé tant que je serai libre..... — *Il*? c'est-à-dire, Alphonse ? — Oui. Pour assurer son existence et le bonheur de Zoé, je suis forcée de sacrifier ma liberté..... — Et la mienne — Il le faut; apprenez tout.... Je l'ai revu, je n'ai pu dissimuler mes

sentimens, il les connoît enfin avec certitude..... — Et à cause de cela, il faut que je vous épouse?....—Nous avons renoncé l'un à l'autre, nous nous sommes dit un éternel adieu; mais je vous le répète, tant que je serai libre, il ne s'unira jamais à Zoé. Nul sacrifice ne doit me coûter pour séparer ma folie et mon imprudence..... — Fort bien, notre mariage ne sera pour vous qu'une expiation!—Ah! pouvez-vous avoir la cruauté de plaisanter dans la situation où je suis!.....—En vérité, ma chère Herminie, ce qu'il y a de plaisant dans ce dialogue vous appartient uniquement; vous êtes bien loin de vous douter combien tout ce que vous me dites est étrange et comique. Quoi! c'est le jour même où, malgré mes conseils, et contre toute raison, vous avez reçu ce jeune homme, c'est à

l'instant même où, la tête perdue d'amour pour lui, vous venez de faire un aveu coupable qui ne devoit jamais sortir d'une bouche aussi pure, c'est, dis-je, dans un tel moment que vous me proposez de vous épouser, en me contant (pour me décider) toutes ces extravagances, et en me disant très-clairement que c'est pour vous *punir* de tant d'égarement; Voilà des motifs bien déterminans pour moi! Quoique vous ayez donné la moitié de vos biens à Zoé, il vous reste encore une fortune plus considérable que la mienne; je ne suis pas romanesque comme vous, mais j'ai toute la délicatesse qu'un honnête homme doit avoir, et je ne veux pas que l'on puisse m'accuser d'avoir profité de votre folie par des vues d'intérêt. Enfin, j'ai quarante-deux ans, vous êtes jeune et charmante, cet hymen seroit mal assorti;

je dois donc refuser l'honneur que vous voulez me faire; la probité, la raison me défendent également de l'accepter. A ce discours, Herminie atterrée fut un instant sans répondre; mais sa fierté naturelle ranimant son courage: J'ai eu tort, dit-elle, de vous parler sans déguisement, de vous avouer mon indiscrétion sans préambule et sans préparations; ce qui a pu donner à ma proposition une manière brusque qu'il étoit facile de tourner en ridicule. J'avois pensé qu'un ancien ami qui, connoissant la pureté de mon cœur et mon estime pour lui, ne verroit dans cette démarche que le désir non équivoque de revenir solidement à la raison, et d'éteindre promptement et sans retour un sentiment malheureux. Je croyois que cet ami seroit certain que je remplirois dans toute leur étendue tous les devoirs d'épouse,

et que je ne voulois me donner un maître qu'afin d'avoir à la fois un ami, objet de toute mon affection, un témoin, juge de toutes mes actions, et un mentor pour me guider et me gouverner. Je me suis trompée, il suffit, n'en parlons plus. Je veux tenir mes engagemens, il ne m'en reste plus qu'un seul moyen, j'aurai le courage de l'employer. Herminie, dit le baron troublé, quel nouveau dessein méditez-vous?—Je prendrai demain le voile de religieuse.—O ciel! . . . . —Qu'aurai-je à regretter dans le monde? l'amour ne m'a causé que des peines, l'amitié m'abandonne . . . . —Moi vous abandonner! moi qui donnerois ma vie pour vous! . . . —Ecoutez-moi, vous connoissez l'opiniâtreté de mon caractère; je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, que je serai religieuse, ou, que je serai votre femme. . . . —Don-

nez-moi donc le temps de respirer; en faisant le bonheur et la gloire de ma vie, ne me faites pas jouer le rôle d'un sot. . . .Laissons partir Alphonse pour l'Italie, il doit y passer un an : si dans six mois vous persistez dans votre résolution, c'est à genoux que je recevrai cette main si chère que votre confiance et votre amitié daignent m'offrir. Je suis à vous, dit Herminie attendrie, et croyez que, de cet instant, vous occuperez seul ma pensée. A ces mots, le baron ému et touché jusqu'au fond de l'âme, saisit une des mains d'Herminie, qu'il serra dans les siennes sans proférer une parole; il éprouvoit une joie si vive, qu'il craignoit de paroître ridicule en l'exprimant. Herminie lui dit qu'elle ne verroit plus Mélanie qu'une seule fois pour lui faire ses adieux, qu'elle ne lui parleroit point

de son mariage avec le baron, mais qu'elle la chargeroit de dire à Alphonse qu'elle lui défendoit formellement de lui écrire. Herminie ajouta que même elle s'interdisoit toute espèce de correspondance avec Mélanie, ne voulant savoir de ses nouvelles que par les lettres que Melvil écriroit au baron. Enfin Herminie montra, dans tout le reste de cette conversation, tant de raison, de candeur et de vertu, que le baron, en la quittant, lui avoua franchement qu'il étoit le plus heureux de tous les hommes.

CHAPITRE XLVIII,

ET DERNIER.

Tout fut exécuté comme Herminie l'avoit promis ; Alphonse murmura, s'affligea, mais se soumit. Deux jours après, il eut le plaisir d'apprendre que Melvil avoit obtenu le rappel du duc

d'Olmène: la lettre du ministre, adressée au duc et à la duchesse, joignoit à cette faveur, une humiliation accablante, car elle exprimoit que c'étoit aux vives sollicitations du jeune Dormeuil que cette grâce avoit été accordée. Alphonse partit pour l'Italie avec sa mère et son beau-père. Herminie resta à Panthemont, uniquement occupée du soin de tranquilliser le baron sur son avenir, et d'achever l'éducation de Zoé: ne pouvant plus, sans crime, conserver en secret un dangereux souvenir, la raison reprit sur elle tout son empire; d'accord avec elle-même, elle retrouva la paix et l'espérance du bonheur. Trois mois après le départ d'Alphonse, le duc d'Olmène reconnut avec désespoir qu'il est un pouvoir invisible et suprême qui finit toujours par venger l'innocence opprimée, et par punir le crime: le

comte d'Olmène mourut de la petite vérole; la duchesse, qui ne pouvoit pardonner à son mari les humiliations qu'il lui avoit attirées, se sépara de lui; le duc resta seul, ruiné, déshonoré, sans amis, avec des souvenirs accablans et des remords superflus.

Le baron vit enfin arriver le jour de son bonheur. Quand les six mois furent expirés, il reçut la foi d'Herminie, et il partit aussitôt avec elle et Zoé pour une terre à trente lieues de Paris. Cette nouvelle, mandée en Italie, y causa beaucoup d'étonnement, d'admiration et de douleur. Alphonse gémit et pleura dans le sein de Mélanie: enfin, on lui reparla de Zoé; on lui fit entendre qu'il seroit affreux de faire perdre à Herminie le fruit de son noble sacrifice: Alphonse écouta, se consola et s'engagea; et même la vérité histori-

que force à convenir qu'il pressa un peu le retour. Il revint au bout de neuf mois; il vit Zoé, sans revoir Herminie. Peu de temps après son arrivée, le baron avoit ramené Zoé à Panthemont; sous prétexte d'une affaire importante, Herminie reste dans son château. Alphonse trouva Zoé grandie, embellie et parée de mille grâces nouvelles qu'elle devoit aux soins d'Herminie; il l'épousa, et le lendemain de son mariage, il partit avec elle, Mélanie et Melvil, pour la terre que ce dernier possédoit en Franche-Comté. Si l'on vouloit alonger cette histoire, on pourroit faire encore un énorme chapitre, en rapportant tous les discours qui se tinrent à Besançon, sur l'arrivée et les mariages de ces quatre personnes: on se contentera de dire que ce fut le sujet de toutes les conversations de la ville et des châteaux

voisins, pendant plus de six semaines, ce qui même se prolongea fort au-delà de ce terme, dans la société de la marquise et de la présidente. Mademoiselle Aurore qui, à son grand regret, n'étoit point encore mariée, en devint plus sèche, plus pâle et plus aigre que jamais, et la marquise eut, à cette époque, une jaunisse qui fut généralement attribuée à ces grands événemens.

Alphonse devint le plus sage et le plus heureux des hommes de son âge, entre sa mère et sa jeune et charmante épouse. La généreuse et sensible Herminie, chérissant ses devoirs, soumise à son mari, et toujours guidée par lui, offrit constamment le modèle le plus parfait d'une femme également aimable et vertueuse. Quand le temps eut assuré la solidité des principes et du bonheur d'Alphonse et d'Herminie

les deux familles se rapprochèrent et se réunirent : rien ne manqua plus à la félicité de Zoé, lorsqu'elle se retrouva dans les bras de sa chère bienfaitrice. Comme Alphonse et Herminie pouvoient se rappeler, sans rougir, les erreurs de leur jeunesse, ce souvenir ne servit qu'à rendre leur intimité plus piquante. Dans la suite, les nœuds en furent encore resserrés par le mariage du fils aîné d'Herminie avec une fille d'Alphonse. Ménie, heureuse épouse, heureuse mère, recueillit, jusqu'à la fin de sa vie, la juste récompense de ses souffrances passées, de son amour maternel et de ses vertus.

FIN.

De l'Imprimerie de T. Harper le Jeune, Crane Court,
Fleet Street, à Londres.

